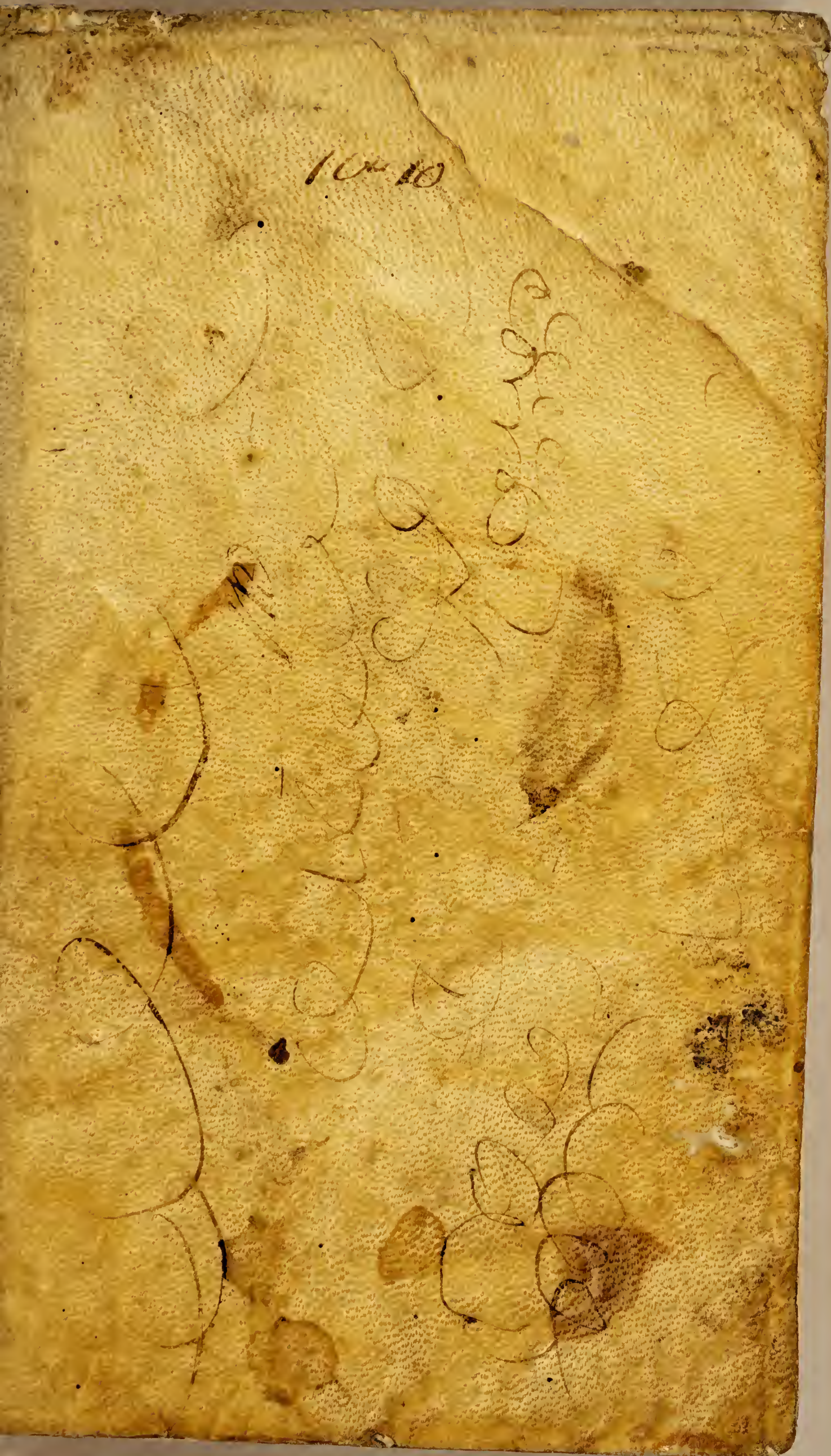


10-10





John Carter Brown
Library
Brown University

Dre Mon mastaire de la montade
de chambere

Loup



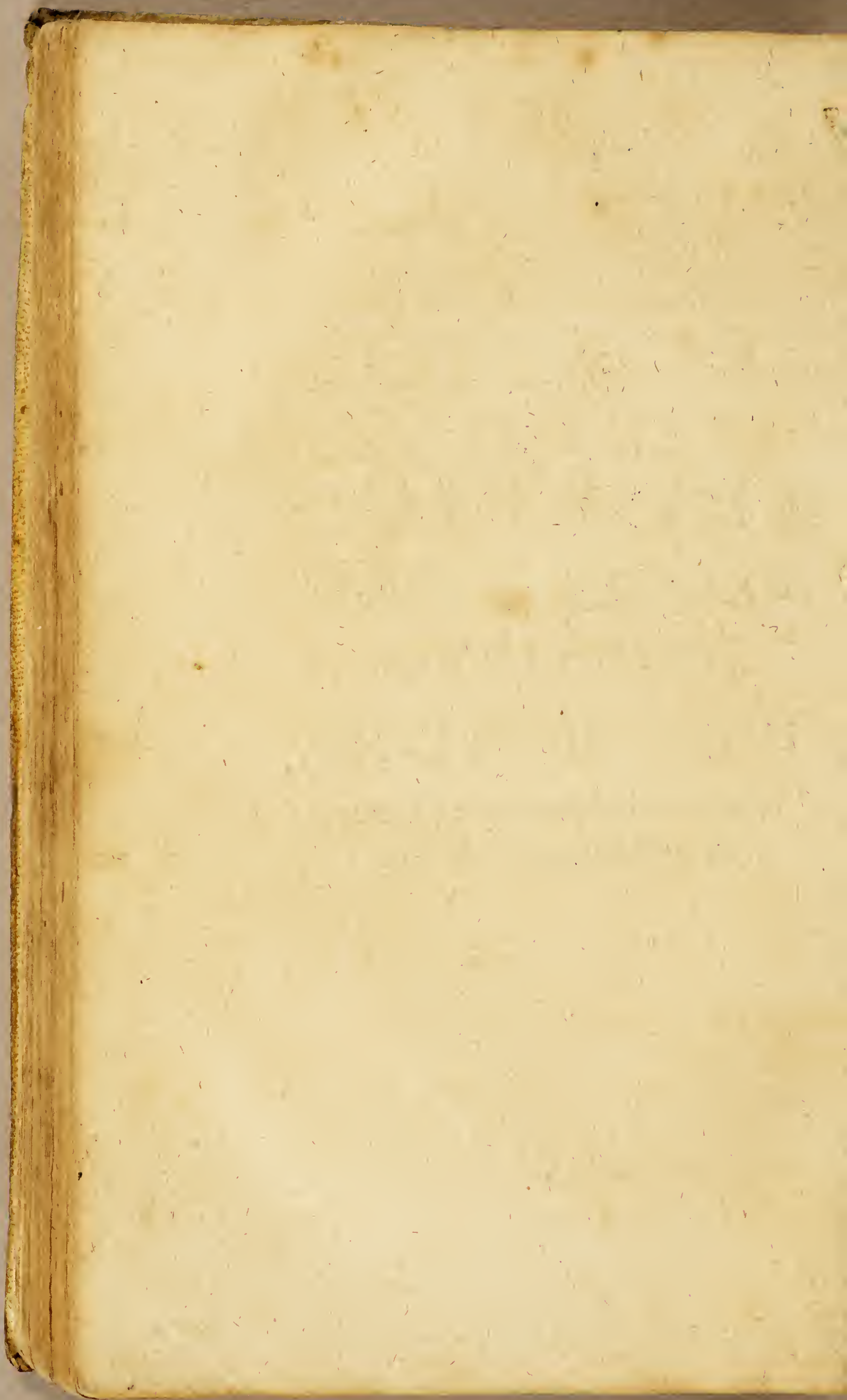
RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

DANS LE PAYS

DES HVRONS,

Pays de la Nouvelle France,
és années 1647. & 1648.





RELATION DE CE QUI S'EST

PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS aux Hurons pays de la
Nouvelle France, es années 1647.
& 1648.

Enuoyée

AV R. P. ESTIENNE CHARLET
*Provincial de la Compagnie de IESVS,
en la Prouince de France.*

Par le P. PAUL RAGVENEAV de la
*mesme Compagnie, Superieur de la
Mission des Hurons.*



ON R. PERE,

Si nos lettres ont le bon-heur d'arriuer
i'usqu'en France, & si ceux qui les portent

Aa ij

4 *Relation de la Nouvelle France,*

peuvent éviter le rencontre des Hiro-
quois, qui sont des voleurs plus cruels
que tous les Pirates de la mer, j'espère
que V. R. aura de la consolation en lisant
cette Relation : car elle y verra comment
Dieu nous va protegeant au milieu des
mal-heurs qui nous environnent de tou-
tes parts, & comment cette Eglise nais-
sante dans cette barbarie, va croissant &
en nombre & en sainteté, plus que jamais
nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se
plaist à verser sur ces peuples les benedi-
ctions du Ciel, à mesure que les miseres
nous pourront accueillir, nous le prions
de tout nostre cœur qu'il continuë à nous
affliger de la sorte, puisque ce nous doit
estre assez qu'il en tire sa gloire, & le sa-
lut des ames, qui est l'unique bien qui
nous amene en ces pays. Nous deman-
dons pour cét effet l'assistance de ses
SS. SS. & prieres,

Mon Reuerend Pere,

*Des Hurons ce
16. Avril 1648.*

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur en N. S.
PAVL RAGVENEAV.

*Situation du pays des Hurons, de leurs
alliez, & de leurs ennemis.*

CHAPITRE I.

QUOY que dans nos Relations précédentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la situation d'une partie de ces pays : toutefois i'ay creu qu'il seroit expedient d'en proposer icy brievement vne veuë plus distincte & plus generale, tant à cause que le temps nous en a donné des notions bien plus asseurées, qu'à raison que nous devons parler dans les suiuan Chapitres, de diuerfes choses qui supposent ces connoissances.

Le pays des Hurons est entre le quarante-quatre & le quarante-cinquième degré de Latitude, & de Longitude, demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du costé de l'Occident d'Esté vient aboutir vn Lac, dont le tour est quasi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce; qui a quelque flux & reflux, & qui dans son extremité plus éloi-

6 *Relation de la Nouvelle France,*
gnée de nous, a communication avec
deux autres Lacs ; encore plus grands,
dont nous parlerons dans le Chapitre di-
xième. Cette Mer douce a quantité d'Isles,
& vne entr'autres, qui a de tour pres de
soixante lieues.

Du costé de l'ouest-suroüest, c'est à dire
quasi à l'Occident, nous auons la nation
du Petun, qui n'est éloignée qu'environ
douze lieues.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers
l'Occident, nous regardons la Nation
Neutre, dont les bourgs qui sont sur la
frontiere en deçà, ne sont éloignez des
Hurons, qu'environ trente lieues. Elle
a quarante ou cinquante lieues d'esten-
due.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn
peu vers l'Orient, on va à la Nouvelle
Suede, où habitent les Andastoëronons,
alliez de nos Hurons, & qui parlent com-
me eux ; éloignez de nous en ligne droi-
te, cent cinquante lieues ; nous en parle-
rons au Chapitre huitieme.

De la mesme Nation Neutre tirant
presque au Midy, on trouue vn grand
Lac, quasi de deux cens lieues de tour,
nommé Erie, qui se forme de la deschar-

és années 1647. & 1648. 7

ge de la Mer douce, & qui va se precipiter par vne cheute d'eaux d'une effroyable hauteur, dans vn troisieme Lac, nommé Ontario, que nous appellons le Lac Saint Louys, dont nous parlerons cy-apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois habité en ses costes qui sont vers le Midy, par de certains peuples que nous nommons la Nation du Chat; qui ont esté obligez de se retirer bien auant dans les terres, pour s'éloigner de leurs ennemis, qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de la Nation du Chat ont quantité de bourgades arrestées, car ils cultiuent la terre & sont demesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons, & marchant vers le Midy, ayant fait trente ou quarante lieuës de chemin, on rencontre le Lac S. Louys, qui a quatre-vingts, ou nonante lieuës de longueur, & en sa mediocre largeur, quinze ou vingt lieuës. Sa longueur est quasi de l'Orient à l'Occident; sa largeur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa discharge forme vn bras de la Riuiera Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de l'Isle de Mont-Real, & qui va descendre à Quebec.

8 *Relation de la Nouvelle France,*

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoises, ennemies de nos Hurons, qui dans leur situation, sont quasi parallèles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, sont les Sonnontouïeronnons, à septante lieuës des Hurons, suiuant le Sud-Sudest; c'est à dire, entre le Midy & l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas suiuent les Onion-enronnons, quasi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnontouïeronnons. Plus bas encore les Onnontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Onion-enronnons. Les Onneiochronnons, à sept ou huit lieuës des Onnontaeronnons. Les Annieronnons, sont éloignée des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës; ils destournent tant soit peu dans les terres, & sont plus Orientaux aux Hurons. Ce sont eux qui sont les plus voisins de la Nouvelle Hollande, & qui sont aussi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce seroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec, en peu de iours, & avec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre faults, ou plustost courant d'eau plus rapide à passer iusqu'à

es années 1647. & 1648. 9

Mont-Real, qui n'est distant de l'amboucheure du Lac Saint Louys, qu'environ soixante lieues: mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons & nous avec eux, de prendre vn grand destour, pour aller gagner vn autre bras de la Riuiera Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuiera des Prairies. Ce qui allonge nostre voyage quasi de la moitié du chemin; nous obligeant en outre à plus de soixante faults, où il faut mettre pied à terre & porter sur ses espaules tout le bagage & les canots, ce qu'on eüiteroit par le droit chemin, sans compter vne grande quantité de courans rapides, où il faut traîner les canots marchant en l'eau, avec grande incommodité & danger.

Du costé du Septentrion des Hurons, il y a diuerses Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre, & qui ne vivent que de chasse & de pesche, iusqu'à la mer du Nord, laquelle nous iugeons estre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieues. Mais nous n'en auons autre connoissance, comme aussi de ces Nations-là, sinon par le rapport que nous

10 *Relation de la Nouvelle France,*
en font les Hurons & quelques Algon-
quins plus proches, qui y vont en traite,
pour les Peltries & Castors, qui y sont en
abondance.

De l'estat general de la Mission.

CHAPITRE II.

IE puis dire que iamais ce pays n'a esté
plus avant dans l'affliction, que nous
l'y voyons maintenant, & que iamais la
Foy n'y a paru avec plus d'avantage. Les
Hiroquois ennemis de ces peuples conti-
nuent avec eux vne guerre sanglante, qui
va exterminant nos bourgades frontie-
res, & qui fait craindre aux autres vn sem-
blable mal-heur: & Dieu en mesme temps
va peuplant d'excellens Chrestiens ces
pauvres Nations desolées, & se plaist à y
establir son saint Nom au milieu de leurs
ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous
auons baptizé pres de treize cens person-
nes: mais ce qui nous console le plus est
de voir la ferueur de ces bons Neophytes,
& vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien de

és années 1647. & 1648. II

la barbarie, & qui nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respan-
dant de iour en iour si richemēt iusqu'aux
derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans
les attentes & les alarmes d'une armée en-
nemie des Hiroquois nos voisins, qui fut
la cause que les Hurons ne descendirent
point à Quebec, estans demeurez pour
defendre leur pays menacé; & craignans
aussi d'autre part vne autre armée des Hi-
roquois Annieronnon, qui les atten-
doient au passage, s'ils eussent descendu
la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an
passé aucun secours, & non pas mesme
aucune lettre de Quebec, ny de France.
Mais nonobstant Dieu nous a soustenu,
ayant esté luy seul nostre Pere & nostre
Pouruoyeur, nostre defense, nostre ioye,
nostre consolation, nostre tout; chose au-
cune ne nous ayant manqué, aussi peu
qu'aux Apostres, lors que Nostre Sei-
gneur les enuoya quasi tous nuds à la
conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire; &
de plus nous en auons entrepris de nou-
uelles, non seulement parmy les Hurons,
mais aussi parmy les Algonquins: Dieu

12 *Relation de la Nouvelle France,*
donnant à nos Peres du courage au dessus
de leurs forces, vn homme faisant luy
seul ce qui eust donné vn employ raison-
nable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij
vero pauci.* Je veux dire que quoy que
nous soyons en vn pays abandonné, où la
Pauvreté est nostre appennage, & où
nous ne viuons que des aumosnes, qui
venant de quinze cens lieues, doiuent
passer & la mer, & la rage des Hiroquois
auant que nous puissions en jouir; Ce n'est
pas toutefois ce secours temporel qui
nous presse, ny celuy que nous deman-
dons avec plus d'instance: Ce sont des
Missionnaires desquels nous auons grand
besoin, ce sont là les thresors que nous
desirons de la France. l'aduoüe que pour
venir icy, apres l'auoir trauersé l'Ocean,
il faut sentir de pres la fumée des caba-
nes Hiroquoises, & peut-estre y estre
brulé à petit feu: mais quoy qui nous
puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur
de ceux que Dieu y aura appelé, y trou-
uera son Paradis, & que leur charité ne
pourra pass'esteindre ny dans les eaux, ny
dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn

pour parler de Paix, avec l'Onnontaronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant a tousiours plus vexé ce pays) & il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité: les ambassades sont reciproques de part & d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, & les Hiroquois Annicronnons, plus voisins de Quebec, auxquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andactœronnons, peuples de la Nouvelle Suede, leurs anciens allies, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere, ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années, avec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours, & vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyōs aucunement sur leurs paroles, & nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces

14 *Relation de la Nouvelle France,*
traitez de paix, que dans le plus fort de
la guerre.

De nostre maison de Sainte Marie.

CHAPITRE III.

LA maison de Sainte Marie ayāt esté
jusqu'à maintenant dans le cœur du
pays, en a aussi esté moins exposée aux
incursions des ennemis. Ce n'est pas que
quelques auanturiers ne soient venus de
fois à autre faire quelque mauuais coup,
à la veuë mesme de nostre habitation :
mais n'osans pas en approcher qu'en petit
nombre & à la desrobée, crainte qu'estans
apperceus des bourgades frontieres on
ne courût sur eux, nous auons vescu assez
en assurance de ce costé là; & Dieu mer-
cypas vn de nous n'y a encore esté surpris
dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François
au milieu de toutes ces Nations infideles;
dix-huit de nostre Compagnie, le reste
de personnes choisies, dont la pluspart
ont pris dessein de viure & de mourir
avec nous; nous assistans de leur travail

és années 1647. & 1648. 15

& industrie avec vn courage, vne fidelité & vne sainteté, qui sans doute n'a rien de la terre : aussi n'est-ce que de Dieu seul qu'ils en attendent la recompense; s'estimans trop heureux de respandre & leurs sueurs, & s'il est besoin tout leur sang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuersion des barbares. Ainsi ie puis dire avec verité que c'est vne maison de Dieu & la porte du Ciel; & c'est le sentiment de tous ceux qui y viuent, & qui y trouuent vn Paradis en terre, ou la Paix y habite, la ioye du Saint Esprit, la charité, & le zele des ames.

Cette maison est vn abord de tout le Pays, où les Chrestiens y trouuent vn Hospital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes, & vn hospice lors qu'ils nous viennent visiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille personnes, auxquelles on a donné le giste, & quelquefois en quinze iours les six & les sept cens Chrestiens; & d'ordinaire trois repas à chacun. Sans y comprendre vn plus grand nombre qui sans cesse y passent tout le iour, auxquels on fait aussi la charité. En sorte que dans vn Pays estrange, nous y nourrissons ceux qui

16 *Relation de la Nouvelle France,*
deuroient nous y fournir eux mesmes
les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les deli-
ces ny l'abondance de la France. Le bled
d'Inde pilé dans vn mortier & bouilly
dedans l'eau, assaisonnée de quelque
poisson enfumé, qui tient lieu de sel,
estant réduit en poudre, nous sert ensem-
ble de boire & de manger, & nous ap-
prend que la Nature se contente de peu,
nous fournissant Dieu mercy vne santé
moins sujette aux maladies, qu'elle ne
feroit dans les richesses & la varieté des
viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de
nos Peres residens en cette maison, tous
les autres sont dissipez dans les Missions,
qui sont maintenant dix en nombre: les
vnes plus arrestées dans les bourgs prin-
cipaux du Pays; les autres plus errantes,
vn seul Pere estant contraint de prendre
le soin de dix & de douze bourgades; &
quelques vns allans plus loin, les quatre-
vingts & les cent lieuës, afin que toutes
ces Nations soient esclairées en mesme
temps des lumieres de l'Euangile.

Nous taschons toutefois de nous ras-
sembler tous, deux ou trois fois l'année;
afin

es années 1647. & 1648. 17

afin de rentrer en nous-mêmes, & vaquer à Dieu seul dans le repos de l'Oraison; & en suite conferer des moyens & lumieres que l'experience & le Saint Esprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuersion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au plustost retourner au travail, & quitter les douceurs de la solitude, pour aller chercher Dieu dans le salut des ames.

De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.

CHAPITRE IV.

LEs Arendaenronnons qui estoient à nos frontieres vers le costé de l'Orient, que nous appellions la Mission de Saint Iean Baptiste, ont receu tant d'escheecs ces dernieres années, qu'ils ont esté contrains de quitter leur Pays, trop exposé à l'ennemy, & se retirer dans les autres Bourgs plus peuplez, qui sont aussi de meilleure defense. Nous y auons perdu bon nombre de Chrestiens, le Ciel s'enrichissant tousiours de dās nos pertes.

Bb

18 *Relation de la Nouvelle France,*

Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'une armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous: mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez vne bande de trois cens Sonnontoüeronnonns allerent se ietter sur le bourg des Aondironnonns, où ils en tuerent quantité, & emmenerent tout tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aondironnonns sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre avec les Sonnontoüeronnonns, les auoient receus comme amis dans leur bourg, & leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnonns s'estoient diuisez expres, pour y faire plus aisément leur coup; qui en effet leur reüssit, ayans plustost ou massacré ou faisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'apercevoir de leur mauuais dessein, ayans tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa le Sonnontoüeronnon à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'un de leurs

hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuiuy viuement, & pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise: mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois, & en effet de part & d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes, & dans la deffiance: mais toutefois rien ne branle ce semble de ce costé là, & ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, & que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement & à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour cette perte qu'ils ont receüe.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez, ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, enuiron trois cens, tant hommes que

20 *Relation de la Nouvelle France,*
femmes, estans cabanez pour la chasse à
deux iournées dans les bois, vers le pays
ennemy; vne troupe de Sonnonnons
vint se ietter sur vne des caba-
nes, vn peu trop escartée des autres, lors
qu'elle estoit moins de defense, la plus-
part estans dissipez çà & là, selon que leur
chasse auoit donné. Il y eut sept person-
nes tuées sur la place, & vingt-quatre
tant hommes que femmes emmenez cap-
tifs; l'ennemy s'estant retiré prompte-
ment, crainte d'estre poursuivy.

Cette cabane estoit quasi toute de
Chrestiens, qui s'estoient reünis ensem-
ble, pour y faire mieux leurs prieres ma-
tin & soir: & en effet ils y viuoient dans
l'innocence, & respandoient par tout vne
bonne odeur du Christianisme. Le feu
aura sans doute esté le partage de quel-
ques-vns: ie prie Dieu que les autres, à
qui peut-estre les ennemis auront donné
la vie, leur donnent en eschange la Foy
& la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place,
ie puis dire avec verité qu'il y auoit vne
perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieune
homme de vingt-quatre ans, nommé
Ignace Saonaretfi, exemplaire à toute la

ieunesse, & irréprochable en ses mœurs, qui estoit d'un excellent esprit, mais d'une foy & pieté aussi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il se disposoit à la mort, disant qu'il en auoit de fortes pensées; & pour cela il venoit d'ordinaire sus iour, dire son Chapelet en l'Eglise, outre la Messe du matin, & les Prières du soir, qu'il faisoit extraordinairement longues. Il estoit heureux à la chasse; ayant tué un cerf, aussitost les deux genoux en terre, pour en remercier Dieu.

Estant dans le combat avec l'ennemy, & voyant bien qu'ils n'estoient pas de forces égales, & qu'il pourroit estre emmené captif, il dit à un sien cousin qu'il voyoit s'enfuir; Mon cousin, va porter les nouvelles à ma mere que ie seray bruslé; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort; ie n'auray pour lors autre chose dans l'esprit que le Paradis. Il auoit proche de foy son frere aîné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptiza: & tous deux furent les premiers qui demeurèrent sur la place. Leur mere & toute sa famille a embrassé la Foy depuis cette mort, & nous voyons à l'œil que ce ieune

22 *Relation de la Nouvelle France,*
Chrestien les a laissez heritiers de sa
picté.

Ce ieune homme estoit si innocent,
qu'estant qu'estion de le marier, & ses
parens luy parlans d'un party qui leur
sembloit avantageux; le n'ose, leur dit-il,
enuisager aucune fille, & ainsi ie ne la
connois pas: i'ay crainte d'offenser Dieu
& de me voir engagé dans le mal, par vne
œillade, qui porteroit mon cœur, plus
loin que n'auroit esté mon dessein & le
vostre.

Vn iour, deux de nos Peres estans en
voyage avec luy, dans des neiges hautes
de quatre pieds, par un froid & un vent
excessif; Vn des Peres n'en pouuant plus,
le pria de le descharger, & voyant qu'il
trembloit de froid, estant fort mal vestu,
luy presenta de quoy se couvrir: Ce ieune
Chrestien luy respondit que volontiers il
prendroit non seulement sa charge, mais
aussi celle de l'autre Pere; & en effet il se
chargea de ces deux fardeaux tres-pesans,
ne voulant pas se couvrir davantage, di-
sant qu'il eust esté trop à son aise estant si
bien vestu, qu'il auoit desia offert à No-
stre Seigneur tout ce froid qu'il alloit en-
durer, & les fatigues de ce chemin fas-

cheux, pour se disposer à la Communion du lendemain, & qu'il se consoloit dans la pensée qu'un iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'avoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps avant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en un enterrement public; La ceremonie estant acheuée un de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir fuiuy & regardé de tant d'infideles? Nenny, dist-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, & que les vices & les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoit ce que Dieu haïssoit, & ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuite d'une plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tât pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauvages qu'ils auoient tué; sur leur retour, s'estans diuisez, çà & là & sans ordre, ils furent surpris par une centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieues du bourg: & environ quarante de nos

24 *Relation de la Nouvelle France,*
gens y demeurerent ou furent pris captifs ; Ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de Saint Ignace à s'approcher de nous , & se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

*De la Prouidence de Dieu sur quelques
Chrestiens pris ou tuez par les
ennemis.*

CHAPITRE V.

SUR la fin de l'Esté vne troupe de quelques auanturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée, vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche : ils en tuerent quatre ou cinq sur la place, & emmenerent sept captifs. Quelqu'un sauué de la meslée courut en porter les nouuelles au bourg voisin. Le Missionaire qui y estoit accouru en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieues de chemin , & ne pouuant passer plus outre, arriué qu'il estoit sur les riu-

ges du grand Lac ; il entend vne voix d'infideles, qui l'appellent pour s'embarquer. Hastetoy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'un en vie qui n'est pas encore baptizé. En effect les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses escluz : Ceux qui auoient receu le saint Baptisme, & qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place : vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, restoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, & la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoüille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptizer ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eut attendu que cette grace du Baptisme pour s'en-uoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs : car l'ennemy fut poursuiuy si viuement, qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieues hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore

26 *Relation de la Nouvelle France,*

aucun coup, ny que mesme on leur eust arraché les ongles, ce qui toutefois est la premiere des caresses qu'on fait aux prisonniers de guerre. Le chef des ennemis fut pris, & vn autre avec luy, le reste se mit en fuite, n'ayans pas le loisir de descharger vn seul coup de hache, pour assommer les captifs qu'ils menaient. Vne bonne Chrestienne, nommée Marthe Andionra, qu'on emmenoit captiue avec son mary, & deux de ses enfans, attribuë cette deliurâce au secours de la Vierge, qu'elle inuoquoit durant tout le chemin, disant son chapelet, qu'un ennemy luy arracha, luy defendant de faire ses prieres. Mais il ne scauoit pas que le cœur parloit bien plus haut que la langue; il fut le premier pris, & elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les mains des ennemis, fut traité si cruellement que la plupart luy portoient compassion: son recours estoit tout à Dieu, auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses tourmens; Mon Dieu foyez beny de m'auoir appelé à la Foy; que mon corps soit brisé de coups, ces cruantez n'iront pas plus loin que ma vie; vous me ferez misericorde, & ie croy fermement que mon

ame fera bien-tost avec vous dans le Ciel. Puis s'adressant à vn infidele, qui estoit dans les tourmens avec luy: Mon camarade, luy disoit-il, ie te porte plus de compassion qu'à moy-mesme, car apres ces miseres ie crains pour toy vn mal-heur eternal, d'un feu moins pitoyable que ne sont ceux qui nous tourmentent: si tu veux que ie te baptize, & si de tout ton cœur tu prie Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera misericorde. Les ennemis entendans ces discours luy coupperent la main, le separerent d'avec son compagnon, & redoublerent ses tourmens: mais ils ne purent tirer de luy autre parole, sinon d'un courage vraiment Chrestien; Vos tourmens cesseront, disoit-il, & finiront avec ma vie; apres cela ie ne suis plus vôtre captif; i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée, & ce corps tout brisé de vos cruautéz.

Vne ieune fille Chrestieune de quatorze à quinze ans, auoit esté emmenée captiue à Sonnontouan: y estant arriuée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir: la peur luy donna du courage, & Dieu conduisit son innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eschap-

28 *Relation de la Nouvelle France,*
per, se iette dans des brossailles à quatre
ou cinq cens pas du bourg ; tout le mon-
de est campagne & nuit & iour pour la
chercher ; on approche du lieu où elle
est, & souuent elle fut sur le point de se
descourir elle-mesme, se croyant ap-
perceüe, lors que Dieu qui vouloit la sau-
uer conduisoit autre part les pas de ceux
qui venoient droit à elle, luy donnant
assez de cœur pour demeurer ainsi cachée
trois iours entiers sans boire ny manger.
La troisieme nuit elle sort en tremblant
du lieu de son azyle, & prend sa route vers
la Nation Neutre, ne sçachant bonne-
ment où elle alloit. Apres trois iournées
de chemin, ayant passé vne riuiere à guay,
elle fait rencontre de quatre hommes
qui luy demandent où elle va ; Elle leur
raconte sa fortune, & leur dit qu'elle s'es-
chappe de la mort : Deux de ces hommes
estoyent ennemis, qui parlent de la re-
mener dans sa captiuité, c'est à dire à vne
mort certaine : Les deux autres estoient
gens de la Nation Neutre, qui ayans pi-
tié de cette petite innocente, prirent sa
cause en main, disans qu'estant passée au
deçà de cette riuiere, elle estoit sur leurs
terres, dans vn pays de paix, & non plus

es années 1647. & 1648. 29

dans le pouuoir des ennemis. Dieu ſçait avec combien de confiance elle ſe recommandoit à luy. Enfin les deux hommes de la Nation Neutre l'emporterent au deſſus des deux ennemis. Il y auoit plus de ſix iours qu'elle n'auoit mangé, & toutefois elle ne ſentoit ny faim, ny laſſitude. Ils luy donnerent de quoy rompre ſon ieufne, aſſez pour atteindre les bourgs de la Nation Neutre, où eſtant en lieu d'aſſurance elle continua ſon chemin, & arriua icy le iour de Paſques. Son pere bon Chreſtien, nommé Antoine Otiationnety, & ſes autres parens la receurent des mains de Dieu, comme vn enfant reſuſcité.

Nous ne deſirons pas ny les ſouffrances, ny les mal-heurs à nos Chreſtiens; mais toutefois ie ne puis m'empêſcher de benir Dieu dans ceux qui leur arriuent; l'experience m'ayant fait reconnoiſtre que iamais leur Foy n'eſt plus viue, ny leur cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps qu'enuiſageant les choſes d'vn œil trop humain, nous auons plus de crainte & plus de compaſſion pour eux. Je n'en ay veu aucun de ceux qui ſont tombez entre les mains de l'ennemy, & ſe ſont ſauuez

30 *Relation de la Nouvelle France,*
par apres, qui ne m'ayent auoüé que dans
le plus fort de leur mal ils n'y eussent es-
prouué vn courage plus Chrestien, vne
consolation plus douce, & vn recours à
Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressen-
ty toute leur vie passée, & que mesme ils
n'en ressen-toient apres leur deliurance.
Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos
Chrestiens & à nous-mesmes, & quel-
ques grandes pertes que puisse receuoir
cette Eglise, nous en benirons Dieu;
voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus
auantageusement que nous n'eussions
osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de
la terreur d'une armée ennemie, qu'on
disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg
de S. Ioseph, les femmes ne songeoient
qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'as-
saut, l'effroy & l'espouuante estoit par
tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les
Chrestiens, les Catechumenes, & mesme
plusieurs infideles accoururent à l'Eglise;
les vns pour receuoir l'absolution, les au-
tres pour presser leur Baptisme; tous crai-
gnans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient
la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels
entendre, car voulant satisfaire aux vns,

les autres le pressoient & luy crioient misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, & receurent ainsi le Baptisme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy & les saintes promesses de ces personnes baptizées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, & quand il appelle quelqu'un à foy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Je ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'une mere pour son enfant unique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de S^{te} Marie, qui est destiné aux sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena avec soy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu

32 *Relation de la Nouvelle France,*
d'assurance. Helas ! respondit-elle, j'ai-
me mieux le voir tuer dedans mon sein,
& mourir avec moy, que de le laisser sur-
viure apres ma mort : Mes parens qui
sont infideles corromproient bien-tost
son innocence, & perdroient son ame en
luy faisant perdre la Foy, & ie ferois la
mere d'un damné. Je prefere le salut de
son ame à la vie de son corps; ie demande
pour nous deux le Ciel, & non pas vne
longue vie.

*Des Baptesmes de quelques Hiroquois
pris en guerre par les Hurons.*

CHAPITRE VI.

LE bon-heur de la guerre n'est pas
toufiours tout d'un costé; si nos Hu-
rons ont fait des pertes, ils ont aussi eu
leurs victoires ou le Ciel à plus gagné
qu'eux: car la pluspart des Hiroquis qu'ils
ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez
à l'ordinaire, ont trouué le chemin du
Ciel au milieu des flammes, & leur salut
à l'heure de la mort. Mais il faut auoüer
que iamais nous ne faisons aucun de ces
Baptesmes,

és années 1647. & 1648. 33

Baptelines, qu'avec des combats & des resistances nempareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptisme desquels il s'agit, que du costé des Hurons infideles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur eternal à ceux qu'ils n'enuisagent que d'un œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidait en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout: mais leur zele & leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infideles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, & qui estant d'un rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infideles à ne vouloir permettre qu'on baptizast quelques captifs. Et quoy mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis & de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables, & de tromper vos ennemis? Que si vous pen-

34 *Relation de la Nouvelle France,*
sez qu'en effet la parole de Dieu que nous
portons soit veritable, embrassez donc la
Foy vous-mesmes, & redoutez pour vous
ces feux d'Enfer que vous souhaitez à ces
pauvres miserables. Là-dessus il se met à
prescher à toute l'assemblée, qui luy pre-
ste audiéce; il parle du Paradis, de l'Enfer,
de la Resurrection, & parcourt les princi-
paux mysteres de nostre Foy. Enfin voyant
tout son monde gagné; mes freres, leur
dit-il, ie voy bien que la Foy est dans le
fond de vostre cœur, que vous differez
seulement à en faire la profession: mais
sçachez que vous irritez Dieu, vous op-
posant au salut de ces ames, & que l'Enfer
fera vostre partage, si vous voulez que
vos haines soient immortelles: bruslez
leurs corps à la bonne heure, qui est vo-
stre captif; mais leurs ames sont inuisi-
bles, & non pas de vostre domaine; vous
auriez tort de leur souhaiter aucun mal.
Après cela il s'adresse aux captifs, leur
demande s'ils conçoient ces veritez, &
s'ils desirent le Baptisme. Leur cœur y
est tout disposé, tout le monde est dans
le silence, & ces Baptismes se font d'un
consentement si public, qu'on eust iugé
que l'assemblée estoit toute Chrestienne.

es années 1647. & 1648. 35

En vn autre occasion les infideles ayans preuenü les captifs, & leur ayans donné des impressions de nous & de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur; vn Capitaine Chrestien en eut aduis, & nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellé. Il prend avec luy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens; ils s'approchent des prisonniers. Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler: si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en asseurance; nostre cœur n'a point de cruauté ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous environnent sont armez de feux & de flammes, & leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang: iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, & si les auersions qu'il vous ont donné de la Foy, procedent d'un desir qu'ils ayent de vostre bien, ou plustost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant appriuoisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, & les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptisme.

La femme d'un de ces bons Chrestiens donna advis à son mary que les infideles estoient animez contre luy, de ce qu'il se mesloit si avant dedans ces Baptesmes, & luy conseilla de s'en deporter vne autrefois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux scruir de truchement au diable; est-ce vn conseil d'amy? Et faut-il que les médifances nous empeschent de gagner le Ciel, & d'y mener mesme nos ennemis. Si on parle de me tuer pour quelque autre sujet, ie pourray bien craindre la mort; mais s'il est question & de souffrir les calomnies, & de mourir pour l'avancement de la Foy, ma vie ne m'est plus rien, & ie veux bien qu'on sçache que iama is ie ne trembleray de ce costé là.

Mais ce qui a plus estonné les infideles, est d'avoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouvions vn iour nous faire assez entendre à vn captif Sonnotoueronnon (car quoy que le fond de leur langue soit le mesme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes sont si differens, qu'on iugeroit que ce soient des langues diuerses.) Il nous vint en pensée d'avoir recours à vne bonne Chrestienne, venue il y a neuf ou dix

ans d'un bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, & comme elle possède parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme. Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps; mais toutefois la misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons: Tu sçais que nos ames sont immortelles, & que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne; elle suruiura à ces cruautéz que tu crains: Mais il faut que tu sçaches qu'il y a un mal-heur eternal, qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde, & adoré le Createur du ciel & de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute avec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, & ce pauvre captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptizé, & le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

Je finy ce Chapitre par la mort d'une captiue Hiroquoise. C'estoit yne ieune femme d'environ vingt cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie : toutefois l'ennuy de sa captiuité & le desir de sa patrie, l'auoient poussé à s'enfuir seule, à trauers les bois : mais l'ayant poursuie à la piste, on la recouura apres quelques journées, heureusement pour son salut. Elle tomba bien-tost malade : vn de nos Peres va pour l'instruire, il la trouue toute disposée au Baptisme, & qui scauoit tous nos mysteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, & ce que i'ay veu des Chrestiens dès le commencement de ma captiuité est entré dans le fond de mon cœur ; i'ay iugé leur Foy veritable, & les Commandemens de Dieu si iustes, que i'ay creu que vrayment il estoit luy seul le maistre de nos vies. I'auois demandé le Baptisme à Ouracha (c'est le nom Huron d'un autre de nos Peres) mais il m'a refusée, croyant peut-estre que ma Foy ne fust que sur mes levres, & non pas dans mon cœur. I'ay nonobstant vescu du depuis en Chrestienne, & i'esperois toujours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie

donne moy le Baptesme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que j'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptizé aucun Sauvage avec plus de satisfaction. Elle vescu encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg là, & le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens: mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy; car les sentimens de pieté estoient si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue, & ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame avec ces dernieres paroles, Iesus ayez pitié de moy, où ie seray auourd'huy avec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdelaine Arihoüaon.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis. Vne ieune femme infidele leger-

40 *Relation de la Nouvelle France,*
ment malade, escoutoit attentiuement
les instructions qui se donnoient à quel-
ques Neophytes de la mesme cabane, &
monstroit y prendre plaisir: mais comme
elle auoit esté assez dans les débauches &
n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui
auoit soin de cette Mission la negligeoit,
quoy qu'elle demandast souuent à prier
Dieu & à estre receuë au nombre des
Catechumenes. Cependant le mal s'aug-
menta, & la mit à l'extremité, le Pere
ayant desisté vn ou deux mois d'aller en
cette cabane. Il y entra vn iour par acci-
dent, sans penser à cette pauvre fille, qui
ne songeoit qu'à luy, & nuit & iour. De
loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit
signe de la main qu'il approchast, ne pou-
uant plus se faire entendre pour sa foi-
blesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne
differeras pas de m'instruire; tu as sans
doute creu que mon cœur n'estoit pas
destaché des affections qu'il a eu autres-
fois pour le peché, & tu m'as negligée à
cause de cela; Non, c'estoit tout de bon
que ie voulois viure en Chrestienne, &
maintenant i'y veux mourir. Hastetoy, ie
te prie, & baptize moy dès aujourd'huy,
car ie suis morte, & ie priois Dieu qu'il

és années 1647. & 1648. 41

r'amenast icy, aye pitié de moy. En effect le Pere la trouua si bien disposée des instructions que iamais il n'auoit eu dessein deluy donner en instruisant les autres, & vid son cœur si fortement preuenü des graces de Dieu, & si auant dans les desirs du Paradis, qu'il la baptiza sans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel sans doute elle rendit son ame, ayant expiré peu apres.

*Des pourparlers de paix entre les
Hurons & Onnontaeronnons.*

CHAPITRE VII.

LEs Onnontaeronnons, la plus belliqueuse des cinq nations ennemies de nos Hurons, sont bien auant dans vn traité de paix avec eux. Voicy comme le tout est arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne bande d'Onnontaeronnons ayant paru sur nos frontieres, fut poursuiuie d'une troupe de guerriers Hurons, ausquels la victoire demeura, le chef des ennemis

42 *Relation de la Nouvelle France,*
ayant esté tué sur la place, quelques autres saisis captifs, & le reste ayant pris la fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brûlez à l'ordinaire, à la reserve du plus considerable de tous, qui eut la vie, nommé Annenraes; Je diray seulement en passant, qu'un de ceux qui estoient destinez pour le feu, ayant horreur des cruautéz qui l'attendoient, se ietta la teste la premiere dans vne grande chaudiere d'eau toute boüillante, afin d'abreger ses tourmens avec sa vie.

Sur le commencement du Printemps, Annenraes qui auoit eu la vie, fut aduertty sous main que quelques particuliers mescontens de ce qu'il viuoit, le vouloient tuer: il communiqua à quelque sien amy les pensées qu'il prit en suite de cela de s'eschapper, & s'en retourner en son pays. L'affaire fut rapportée à quelques Capitaines, les principaux chefs du conseil, qui trouuerent à propos de l'ayder dans son dessein, esperans que cet homme estant de grande autorité à Onontaé, pourroit leur rendre quelque bon seruice. Ils l'equiperent, luy donnerent quelques presens, & le firent partir de nuit *incognito*.

Cét homme ayant passé le Lac Saint Louys , qui nous diuise d'auec les ennemis , fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerfer ce mesme Lac , à dessein de venir venger sa mort ; & qui pour cet effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens , tant Sonnontoïeronnons que Onionenronnons , qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre , qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons ; Annenraes qu'on enuifageoit comme vn homme resuscité , se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre , & prirent des pensées de paix : en sorte qu'estans de retour à Onnontaé , & y ayans tenu conseil , ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons , auec des presens , pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cet ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation , mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années , qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays , ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena auec soy trois autres Hu-

44 *Relation de la Nouvelle France,*
rons, captifs depuis peu à Onnontaé, qui
nous sont demeurez. Ils arriuerent au
Bourg de Saint Ignace, le neuvième
Iuillet.

A cette nouvelle le pays se trouua puis-
samment partagé. Ceux des Hurons, que
nous appellons la Nation des Ours, crai-
gnoient cet ennemy, mesme avec ses pre-
sens. Les Bourgs plus voisins esperoient
que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la
souhaitoient dauantage: mais les Aren-
daenronnons, plus qu'aucune autre Na-
tion, à cause qu'on leur faisoit esperer
qu'on leur rendroit quantité de leurs
gens, captifs à Onnontaé.

Après bien des conseils, enfin on trou-
ua bon pour voir plus clair en cette affai-
re, d'enuoyer vn ambassade reciproque à
Onnontaé. Vn Capitaine Chrestien,
nommé Iean Baptiste Atironta, en fut le
chef, & quatre autres Hurons avec luy.
Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, &
porterent des presens reciproques pour
respondre à ceux de l'Onnontaeronnon.
Nos Hurons se seruent pour ces presens
de peltries, precieuses dans le pays enne-
my: les Onnontaeronnons se seruent de
coliers de Porcelaine.

és années 1647. & 1648. 45

Après vingt iournées de chemin, Iean Baptiste Atironta arriua à Onnontae, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné avec luy. On accueillit nostre ambassade avec de grands tesmoignages de ioye, & ce ne furent que conseils l'espace d'un mois qu'il fut là: après lesquels l'Onnontaeronnon conclut de renvoyer avec Iean Baptiste Atironta, un second ambassade; dont le chef fut un Capitaine Onnontaeronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, & avec luy deux autres Onnontaeronnons, avec lesquels ils renvoyèrent quinze captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, un de ceux qui auoient accompagné Iean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisième d'Octobre, & auoient mis en leur retour depuis Onnontae, trente iours: car quoy qu'il n'y ait qu'environ dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres, & le Lac Saint Louys; soit à cause du mauuais temps & des tempestes; ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Iean

46 *Relation de la Nouvelle France,*
Baptiste, il estoit chargé de sept grands
coliers de Porcelaine, dont chacun estoit
de trois & quatre mille grains; (ce sont les
perles & comme les diamans du pays.)
Ces coliers estoient de nouveaux presens
de l'Onnontaeronnon, pour affermir la
paix; avec parole que ce pays pouvoit
encore esperer la deliurance de cent au-
tres Hurons, qui restent dans la capti-
uité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnon-
taeronnon dans ces pensées de paix, est
premierement la ioye qu'il a eu, qu'on
eust donné la vie à Annentraés. Seconde-
ment, la crainte qu'il a que l'Hiroquois
Annieronnon, qui deuiet insolent en
ses victoires, & qui se rend insupportable
mesme à ses alliez, le deuienne trop fort,
& ne les tyrannise avec le temps, si les
Hurons deschargez d'une partie de leurs
guerres, ne réunissent toutes leurs forces
contre luy. En troisieme lieu, les An-
dastoeronnon, peuples alliez de nos Hu-
rons, contribuent, dit-on, puissamment à
cette affaire; soit que l'Onnontaeronnon
craigne de les auoir pour ennemis, soit
qu'il cherisse leur alliance. Nous en par-
lerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on, comme en vne affaire arrestée. Les Onionenronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein, & pour cét effet, ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée, vn des Hurons qui estoit captif parmy eux, avec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait presont à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné; qui, dit-on, est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon, & veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontaté, de six hommes, qui partirent pour cét effet, avec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, & nōmément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis nous auons appris

48 *Relation de la Nouvelle France,*
que nos Ambassadeurs tomberent entre
les mains des cent Hiroquois Annieron-
nons , qui sont venus iusques sur nos
frontieres , & qu'ainsi ils ont esté tuez en
chemin ; à la reserve de l'Onnontaeron-
non qui s'en retournoit , & de deux de
nos hommes qui s'estans eschappez ont
poursuiuy leur route vers Onnontae.

Ce n'est pas tout. Au commencement
du mois d'Auril , Scandaouati Ambassa-
deur Onnontaeronnon qui estoit icy de-
meuré pour ostage ayant disparu , nos
Hurons creurent qu'il s'estoit eschappé :
mais apres quelques iours on trouua son
Cadaure au milieu d'un bois , assez pro-
che du Bourg où il demeuroit. Ce pau-
vre homme s'estoit fait mourir soy-mes-
me , s'estant donné vn coup de cousteau
dans la gorge , apres s'estre fait comme
vn liét de quelques branchages de sapin ,
où on le trouua estendu.

A ce spectacle on enuoye querir son
compagnon , afin qu'il fut tesmoin com-
me le tout s'estoit passé , & qu'il vid que
les Hurons n'auoient pû tremper en ce
meurtre. En effet, leur dist-il , ie me dou-
tois bien qu'il seroit pour faire vn coup
semblable : ce qui l'aura ietté dans ce de-
sespoir,

despoir, est la honte qu'il aura eu de voir que les Sonnontoucronnons & Annieronnons soient venus icy vous massacrer iusques sur vos frontieres; car quoy qu'ils soient vos ennemis, ils sont nos alliez, & ils deuoient nous porter ce respect, qu'estans venus icy en ambassade, ils attendissent à faire quelque mauuais coup, apres nostre retour, lors que nos vies seroient en asseurance. Il a creu que c'estoit vn mépris trop sensible de sa personne, & cette confusion l'aura ietté dans ces pensées de desespoir: & c'est sans doute ce qu'il vouloit dire à nostre troisieme compagnon qui s'en est retourné avec vos Ambassadeurs, lors qu'à son depart il luy dist, qu'il donnast aduis à ceux de nostre Nation, que si durant les pourparlers de cette paix, & tandis qu'il seroit icy, on faisoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir; adioustant qu'il n'estoit pas vn chien mort, pour estre abandonné, & qu'il meritoit bien que toute la terre eust les yeux arrestez sur luy, & fust en alte, tandis que sa vie seroit en danger. Voila iusqu'ou nos Sauvages se piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'issüe de toutes ces

50 *Relation de la Nouvelle France,*
affaires, & le temps nous y fera voir
clair.

*D'un Ambassade des Hurons à
Andastoé.*

CHAPITRE VIII.

ANdastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieües; au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient: mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieües, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, & de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, & comptét en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647. deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage & se sentoient trop foibles contre leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, & en-

és années 1647. & 1648. 51

uoyassent quelque Ambassade à Andastoe pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont excellent & ancien Chrestien, fut député chef de cét ambassade, accompagné de quatre autres Chrestiens, & de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treizième d'Avril, & n'arriuerent à Andastoe qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à son arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du Pays des Ames, où la guerre & la terreur des ennemis auoit tout desolé, où les campagnes n'estoient couuertes que de sang, où les cabanes n'estoient remplies que de cadavres, & qu'il ne leur restoit à eux-mesmes de vie, sinon autant qu'ils en auoient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'un pays qui tiroit à sa fin. Apres cela il fit paroistre les raretez plus precieuses de ce pays, que nos Hurons auoient porté pour en faire present, & dirent que c'estoit là, la voix de leur patrie mourante.

La réponse des Capitaines Andastoe-ronnons, fut premierement de deplorer

52 *Relation de la Nouvelle France,*
la calamité d'un pays qui auoit souffert
tant de pertes : puis adiousterent que les
larmes n'estoient pas le remede à ces
maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il
falloit arrester au plustost le cours de ces
mal-heurs.

Après quantité de conseils, ils depute-
rent des Ambassadeurs vers les Ennemis
de nos Hurons, pour les prier de mettre
les armes bas, & songer à vne bonne paix,
qui n'empeschast point le commerce de
tous ces pays les vns avec les autres.

Ces deputez Andastoeron nons vers les
Hiroquois n'estoient pas encore de re-
tour à Andastoé le quinzième d'Aoust, &
toutefois Charles Ondaaiondion estoit
pressé de repartir, pour apporter icy dans
le pays auant l'hyuer, la resolution des
Andastoeron nons sur cette affaire. C'est
pourquoy ayant laissé vn de ses compa-
gnons à Andastoé pour estre tefinoin de
tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint avec
le reste de sa suite, & ne furent icy de re-
tour que le cinquième d'Octobre.

Les Sonnotoueron nons qui dès le
Printemps auoient eu aduis de cet am-
bassade de nos Hurons, les attendoient
au passage dans leur retour : mais Charles

s'en estant bien douté, évita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus, vn grand destour par le milieu des bois, traufferant des montagnes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour en quarante iours, avec des fatigues inconceuable, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouvelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit: mais nous sommes asseurez que les Ambassadeurs Andastoeronnon arriuerent aux ennemis; car Iean Baptiste Atironca, qui estoit à Onnontaté sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouvelles certaines, & vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cét effet.

Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent comme de contract & de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité, & font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos

54 *Relation de la Nouvelle France,*
Hurons, & l'Onneiochronnon, l'Onnon-
taeronnon, & l'Onionenronnon, & mes-
me s'il se peut avec le Sonnontoucron-
non, & de renouveler la guerre qu'il
auoit il y a fort peu d'années avec l'An-
nieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce
mesme traité de paix.

Charles Ondaaiondiont estant à An-
dastoé alla voir les Europeans leurs allicz,
qui sont à trois iournées delà. Ils le re-
ceurent avec bien des caresses. Charles
ne manqua pas de leur dire qu'il estoit
Chrestien, & les pria de le mener en leur
Eglise pour y faire ses deuotions; car il
croyoit que ce fut comme à nos habita-
tions Françoises. Ils luy respondirent
qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour
leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant
apperceu quelques legeretez peu hon-
nestes de quelques ieunes gens, à l'en-
droit de deux ou trois femmes Sauvages
venuës d'Andastoé, il prit occasion de
leur parler avec zele du peu de soin qu'ils
auoient de leur salut, & de leur reprocher
qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pel-
tries, & non pas à instruire les Sauvages
avec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en

fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs; & luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise, & de la façon que nous viuons icy parmy les Sauvages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy; estant estonné de voir vn Sauvage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qu'il les possedoit en maistre, & en parloit avec des sentimens dignes d'un cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a partout esté sans reproche, & qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuvres; ainsi que nous auons appris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage avec luy, & mesme des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouvelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annieronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles aprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, & d'un papier imprimé qu'ils def-

56 *Relation de la Nouvelle France,*
chirerent d'un Liure. Il a perdu par les
chemins vne desdites lettres, nous n'a-
uons pû entendre l'autre, sinon qu'elle
est datée en Latin, *ex Nouâ Sueciâ*, de la
Nouvelle Suede. L'imprimé nous semble
estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation
d'Europeans, alliez des Andastoeron-
nons, sont la pluspart Hollandois & An-
glois; ou plustost vn ramas de diuerfes
nations, qui pour quelques raisons par-
ticulieres s'estans mis sous la protection
du Roy de Suede, ont appelé ce pays là,
la Nouvelle Suede. Nous auions iugé au-
trefois que ce fust vne partie de la Virgi-
nie, leur Interprete dist à Charles qu'il
estoit François de nation.

*De l'auancement du Christianisme
dans les Missions Hurones.*

CHAPITRE IX.

IL y a quelque temps que demandant
à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit
à son aduis le retardement des progrez de
la Foy icy dans les Hurons, qui quoy

qu'ils surpassent nos esperances , n'égalent pas toutefois nos desirs. Voicy la réponse qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous , puisque les maladies, la pauvreté, les mal-heurs & la mort nous accueille aussi-tost que les Infideles ; & qu'à cela nous respondons, Que nos esperances sont dans le Ciel ; plusieurs n'entendent pas ces termes, & conçoivent aussi peu ce que nous leur disons , que si nous leur parlions d'une langue incōnuë. Plusieurs autres, adiousta-t'il, ont de bonnes pensées, de bons desirs, & mesme de bons commencemens ; mais lors que les Infideles médisent d'eux, ils n'osent poursuivre leur chemin, ils retournent dans le peché, & n'en sortent pas quand'ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs; car apres ce peché, ie ne sçay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy, ce qu'on y voyoit auparavant.

Cette réponse me sembla n'avoir rien de Sauvage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doive s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien : mais plustost ie croy que nous avons sujet de

58 *Relation de la Nouvelle France,*
benir les misericordes de Dieu sur ces
peuples, de nous auoir donné vne Eglise,
que ie puis asseurer estre remplie de son
Esprit, & auoir vne Foy aussi forte, & vne
innocence aussi sainte en la pluspart de
ceux qui en font profession, que s'ils
estoyent nez au milieu d'un peuple tout
fidele.

La Mission de la Conception est la plus
seconde de toutes, & pour le nombre des
Chrestiens, & pour leur zele: leur Foy y
paroist avec auantage, leur sainteté est
respectée mesme des Infideles, trois des
principaux Capitaines, & plusieurs gens
considerables y viuent dans vn exemple
qui presche plus que nos paroles: en vn
mòt la Foy de cette Eglise iette dans
tout le reste du pays, vne bonne odeur du
Christianisme.

La Mission de Saint Michel se soustient
puissamment, & va croissant de iour en
iour, nonobstant les oppositions des In-
fideles, qui iamais ne manqueront à vne
Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore
plus peuplée, comme aussi elle est plus
ancienne.

La Mission de Saint Ignace, plus nou-

uelle que les precedentes, est dans vne ferueur & dans vne innocence qui estonne les Infideles, & que iamais nous n'eussions pensé voir en si peu de temps dans les commencemens d'une Eglise.

Dans ces quatre Missions la Foy s'est augmentée au dessus de nos esperances, en sorte que par tout nos Chappelles se trouuent trop petites pour le nombre des Chrestiens, mesme hors les iours de Feste: & en quelques endroits vn Missionnaire est contraint de dire deux Messes le Dimanche, afin que tout le monde y puisse assister: encore l'Eglise ayant esté pleine à chaque Messe *vsque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui se voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'exposez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges & du froid.

La Mission de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'un seul Pere va continuellement visiter avec des fatigues bien grandes. Et nous nous sommes veus heureusement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Mission semblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous, nous la nommons la Mission de Sainte Magdelaine.

60 *Relation de la Nouvelle France,*

Ceux que nous appellons la Nation du Petun, nous ayans pressé qu'on les allast instruire; nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions, dans deux Nations différentes, qui composent tout ce pays là: l'une appelée la Nation des Loups, que nous auons nommé la Mission de Saint Iean; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est avec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure, d'estre assommé des Hiroquois marchant dans la campagne, ou d'estre pris captif, & y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule.

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum*, de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'une Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris; d'un Courage inuincible qui en-

es années 1647. & 1648. 61

treprenne tout; d'une Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait; d'une Longanimité qui attende avec paix les momens de la Prouidence Diuine; enfin d'une entiere Conformité à ses tres-saintes volontez, qui soit preste à voir renuerfer en vn iour, tous les traux de dix & vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, & qu'il faut establir la conuersion de ces pays: & c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauuages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction, & qui leur rendent plus doux le joug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauuages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera ie croy reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord: sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes, & qui heurtent puissamment des esprits eleuez & nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce

62 *Relation de la Nouvelle France,*
qui n'est que sottise, & qu'on prenne pour
operation diabolique ce qui n'a rien au
dessus de l'humain : & en suite on se croit
obligé de defendre comme vne impieté,
plusieurs choses qui sont dans l'innocen-
ce ; ou qui au plus sont des coustumes im-
pertinentes , mais non pas criminelles ;
qu'on destruiroit plus doucement , & ie
puis dire avec plus d'efficace , obtenant
petit à petit que les Sauvages desabusez
s'en mocquassent eux-mesmes, & les quit-
tassent , non pas par conscience, comme
des crimes , mais par iugement & par
science, comme vne folie. Il est difficile
de tout voir en vn iour, & le temps est le
maistre le plus fidele qu'on puisse con-
sultier.

Je ne crains point de dire que nous
auõs esté vn peu trop seueres en ce point,
& que Dieu a fortifié le courage de nos
Chrestiens , au dessus d'une vertu com-
mune , pour se priuer non seulement des
recreations innocentes , dont nous leur
faisons du scrupule ; mais aussi des plus
grandes douceurs de la vie , que nous
auions peine de leur permettre ; à cause
qu'il leur sembloit qu'il y auoit quelque
espece d'irreligion , qui nous y faisoit

és années 1647. & 1648. 63

craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dās la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'usage des idolothytes & des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette severité n'estre plus necessaire, & qu'en plusieurs choses nous pouvons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume du Ciel a des couronnes d'un prix bien differend, & l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

Des Missions Algonquines.

CHAPITRE X.

LE grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité

64 *Relation de la Nouvelle France,*
vient battre nostre maison de Sainte Ma-
rie, s'estend de l'Orient à l'Occident, &
ainsi sa largeur est du Septentrion au Mi-
dy, quoy qu'il soit d'une figure fort irre-
guliere.

Les costes Orientale & Septentrionale
de ce Lac, sont habitées de diuerfes Na-
tions Algonquines, Oulaouakamigouk,
Sakahiganiriouik, Aouafanik, Atchou-
gue, Amikouek, Achirigouans, Nikiko-
uek, Michisagnek, Paouitagoung, avec
toutes lesquelles nous auons grande con-
noissance.

Ces derniers sont ceux que nous ap-
pellons la Nation du Sault, éloignez de
nous vn peu plus de cent lieues : par le
moyen desquels il faudroit auoir le passa-
ge, si on vouloit aller plus outre, & com-
muniquer avec quātité d'autres Nations
Algonquines plus éloignées, qui habitent
vn autre lac, plus grand que la mer dou-
ce, dans laquelle il se descharge par vne
tres-grande riuierē fort rapide, qui auant
que mesler ses eaux dans nostre mer dou-
ce, fait vne cheute ou vn sault, qui donne
le nom à ces peuples, qui y viennent ha-
biter au temps que la pesche y donne. Ce
Lac superieur s'estend au Nord-ouest,
c'est

es années 1647. & 1648. 65

c'est à dire entre l'Occident & le Septentrion.

Vne Peninsule ou destroit de terre assez petit, separe ce Lac superieur d'un autre troisieme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui se descharge aussi dans nostre mer douce, par vne embouchure qui est de l'autre costé de la Peninsule, environ dix lieues plus vers l'Occident que le Sault. Ce troisieme Lac s'estend entre l'Oüest & le Sur-ouïest, c'est à dire entre le Midy & l'Occident, plus vers l'Occident, & est quasi égal en grandeur à nostre mer douce: & est habité d'autres peuples d'une langue inconnüe, c'est à dire qui n'est ny Algonquine, ny Hurone. Ces peuples sont appellez les Puants, non pas à raison d'aucune mauvaise odeur qui leur soit particuliere, mais à cause qu'ils se disent estre venus des costes d'une mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau estant salée, ils se nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à nostre mer douce, du costé du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations suivantes, Algonquines, Ouachaskefouek, Nigouaouichiririk, Outaouasinagouk,
Ee

66 *Relation de la Nouvelle France,*
Kichkagoneciak, Ontaanak, qui sont toutes alliées de nos Hurons, & avec lesquelles nous auons assez de commerce; mais non pas avec les suiuanes, qui habitent les costes de ce mesme Lac plus éloignées vers l'Occident : Sçauoir les Ouchauanag, qui font partie de la Nation du feu, les Ondatonatandy & Ouinipegong, qui font partie de la Nation des Puants.

Si nous auions & du monde & des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie: mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'une partie; c'est à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac: en chacune desquelles nous auons desia quelques Chrestiens, qui seront Dieu aydant la semence d'une plus grande conuersion. Mais les fatigues ne sont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conseruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, estant souuent les six, sept & huit mois, & quelquefois vn an entier, sans pouuoir rencontrer ses brebis vrayment dissipées; car toutes ces Nations sont errantes, & n'ont point de demeure arrestée, sinon en de certaines sai-

es années 1647. & 1648. 67

sons de l'année, où la pesche qui s'y trou-
ue abondante, les oblige de seiourner.

Aussi n'ont-ils point d'autre Eglise,
que les bois & forets; ny d'autre Autel
que les rochers, où ce Lac vient briser
ces flots: où toutefois les Peres qui vont
pour les instruire, ne manquent pas de
lieu commode pour y dire la sainte Messe,
& conferer les Sacremens à ces pauvres
Sauuages, avec autant de sainteté que si
c'estoit dans le Temple le plus superbe
de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes
d'une Eglise, & ce n'est pas depuis vn iour
que la terre est le marchepied de celuy
qui est son createur.

Les Nipissiriniens, qui habitent les co-
stes d'un autre petit Lac, qui a de circuit
environ quatre-vingts lieuës, sur le che-
min que nous faisons pour descendre à
Quebec, à septante ou quatre-vingts
lieuës des Hurons; ont receu vne instru-
ction plus pleine & plus continuë que les
autres: comme aussi ce sont eux par où
nous commençâmes il y a desia quelques
années, cette Mission des Nations Al-
gonquines, que nous nommons la Mis-
sion du Saint Esprit.

Cét Hyuer dernier quantité de ces Na-

68 *Relation de la Nouvelle France,*
tions Algonquines sont venuës hyuerner
icy dans les Hurons. Deux de nos Peres
qui ont soin des Missions de la langue
Algonquine, ont continué leur instru-
ction, iusqu'au Printemps, qui les a diss-
pé, & nos Peres en mesme temps sont par-
tis pour les suiure, faisans deux Missions
differentes; l'une pour les Nations Al-
gonquines qui habitent la coste Orienta-
le de nostre mer douce, & pour les Ni-
pissiriniens; l'autre pour les Nations de la
mesme langue Algonquine, qui demeu-
rent le long de la coste Septentrionale du
mesme Lac. La premiere de ces deux
Missions est celle que nous nommons du
Saint Esprit; la seconde, que nous com-
mençons cette année a pris le nom de la
Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les
mains de la Prouidence de Dieu que de
viure parmy ces Barbares, car quoy que
quelques-vns ayēt de l'amour pour vous;
vn seul est capable de vous massacrer,
quand il luy plaira, sans craindre aucune
punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier
de son mestier, au moins de ceux qui font
profession d'inuoquer le Manitou, c'est

à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traifna par les pieds dans le foyer & dans les cendres, & si quelques Sauvages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnent aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauvre femme y entra si avant l'Esté dernier, avec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent: ils furent quinze iours sans manger que des fueilles d'arbres, & estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'un arbre. Dieu les y auoit conserué.

Vne pauvre vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains, lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée: mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim, auant que d'arriuer en vn lieu d'asseurance. Ayant trouué le Pere, Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptizée il y a vn an: à peine puis-ie me soustenir; prends cou-

70 *Relation de la Nouvelle France,*
rage, fais moy prier Dieu, car c'est luy
qui m'a deliurée. Cette bonne femme
n'est que ferueur.

Ces bonnes gens sont souvent sans Pasteur, comme ils ont vne vie errante : mais Dieu qui est le grand Pasteur des ames, ne manque pas à leur necessité, & leur donne vn secours d'autant plus sensible, qu'ils paroissent estre plus dedans l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque temps à estre Chrestienne, disoit qu'huyernant il y a vn an, à cent cinquante lieues d'icy, vne ieune Chrestienne estant grieuement malade, & proche de la mort, luy auoit demandé & à plusieurs autres femmes infideles, qui estoient là presentes, qu'elles priaissent Dieu pour elle. Nous le fisme, adiousta cette femme, & nous fusmes estonnées qu'incontinent elle guerit; & ie connu deslors que vrayment Dieu estoit le maistre de nos vies.

Vn Chrestien d'une autre Nation Algonquine, racontoit de soy-mesme, qu'estant à l'extremité d'une maladie il auoit refusé constamment les remedes superstitieux, dont les Infideles l'auoient

pressé de se servir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Notre Seigneur luy auoit dit dans le cœur, Tu n'en mourras pas ; & qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirienien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coutume parmy eux lors qu'un enfant est mort, de ietter son berceau; on auoit gardé celuy d'une petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptisme : & que les Sauvages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point, & se portoit bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle ; mais ce dont nous sommes asseurez est que ce bon Chrestien est d'une vie irreprochable, & d'une Foy inébranlable & à l'espreue, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

CHAPITRE XI.

VN bon Chrestien qui fraichement venoit de perdre quasi tous ses parens & tout son bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit instruit & baptizé: C'est maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Baptesme: la Foy est l'vnique bien qui me reste, & l'esperance du Paradis qui me console. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine, & vingt robes de castor toutes neufues, elles seroient vsées, & tout seroit pery avec le reste de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'instruisant, va s'embelissant tous les iours, & les biens qu'elle me promet ne periront iamais, mesme à la mort.

Dans ce mesme esprit de Foy vne femme Chrestienne estant sollicitée par vn Infidele à se tirer de la pauvreté où elle estoit, par des voyes que sa conscience & son honneur ne pouuoient luy permet-

tre ; respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauvreté, fut encore plus estonné de la Foy de cette Chrestienne, lors que s'expliquant dauantage elle adiousta que les biens estoient dans le Ciel, que Dieu luy gardoit en depost, qu'elle en estoit tres-assurée, & en auoit l'esperance plus ferme, que n'ont ceux qui ont semé du bled, lors que la saison de l'Esté estant belle, ils en attendent la recolte.

Vne femme infidele faisant vn iour quelques rapports à vne sienne amie Chrestienne, de quelques médifances qu'elle auoit entendu contre elle, luy demanda si ces calomnies ne la touchoient point : Nenny, respondit-elle, parce que ie suis Chrestienne, & que la Foy m'apprend d'estre bien aise en telles occasions, & que Dieu qui void mon innocence m'en recompensera dans le Ciel. L'Infidele insista que ces choses estoient insupportables, & qu'elle ne pourroit pas en endurer la millesme partie : I'ay esté de mesme humeur que vous, repartit la Chrestienne, mais le Baptisme m'a tout changé le cœur, & m'a donné d'au-

74 *Relation de la Nouvelle France,*
tres pensées; le ne songe qu'au Paradis,
& ne crains plus rien que l'Enfer & le
peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique
bien aimable, lors qu'ils se trouuent en
quelque differend avec leur femme, &
qu'ils voyent que les choses vont dans
l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le dia-
ble n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à
prier sur l'heure mesme fort innocem-
ment de part & d'autre, & ils trouuent au
bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg
de Saint Ignace, dont j'ay parlé dans le
Chapitre quatriéme; ceux qui furent em-
menez captifs, se voyans liez, & ayans re-
ceu commandement de marcher, firent
tous ensemble leurs prieres. Bien avant
dans la nuit, la difficulté des chemins à
trauers les neiges, & la rigueur du froid
ayant obligé les ennemis qui les menoiét
à faire alte, & allumer du feu; le plus ieu-
ne de ces bons Chrestiens, mais le plus
considerable, à cause qu'il estoit Capitai-
ne, nommé Nicolas Annenharisonk, s'ad-
dressant à vne femme qu'on emmenoit
aussi captiue; Te souuiens tu ma sœur
que nous sommes Chrestiens: luy dist-il,

tout haut. Te souviens tu de Dieu ? de fois à autre, luy dist-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-t'il : gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera avec nous dans le plus fort de nos mal-heurs : pour moy, dist-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, & ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, & en mourant au milieu des feux & des flammes. C'a commençons mes freres, & disons nos prieres. Il commença, & tous le suivirent avec autant de paix & plus de ferveur, qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouueauté avec estonnement, mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent avec des yeux d'amour.

Cette femme Chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit adressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité. D'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite avec les Onnontaeronnons, & s'estant trouué avec nos Hurons à cette

76 *Relation de la Nouvelle France,*
chasse, y fut pris tout des premiers par les
Sonnotoueronnonns, qui l'ayans recon-
nu ne luy firent aucun mal, & mesme l'o-
bligerent de les suiure, & prendre part à
leur victoire: & ainsi en ce rencontre cét
Onnontaeronnon auoit fait sa prise. Tel-
lement neantmoins qu'il desira s'en re-
tourner le lendemain; disant aux Sonnon-
toueronnonns qu'ils le tuaissent s'ils vou-
loient; mais qu'il ne pouuoit se refoudre
à les suiure, & qu'il auroit honte de re-
paroistre en son pays, les affaires qui l'a-
uoient amené aux Hurons pour la paix,
ne permettant pas qu'il fit autre chose
que de mourir avec eux, plustost que de
paroistre s'estre comporté en ennemy.
Ainsi les Sonnotoueronnonns luy per-
mirent de s'en retourner, & de ramener
cette bonne Chrestienne, qui estoit sa
captiue, laquelle nous a consolé par le
recit des entretiens de ces pauures gens
dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif,
dont ie viens de parler, nous a estonné
dans sa constance, au milieu des mal-
heurs qui l'ont accueilly; car ayant perdu
en ce rencontre ce fils, qui estoit son vni-
que; & cinq de ses neueux, & vne niece,

és années 1647. & 1648. 77

c'est à dire tout le support de sa vieillesse, il n'en a iamais lasché aucun mot, ny de plainte ny d'amertume; mais plustost en a beny Dieu; & se trouuant quelquefois faisi des larmes, qui le surprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, & se console dans la grace qu'il a fait à son fils de mourir Chrestien. C'est luy dans la cabane duquel estoit nostre Chapelle de Saint Ignace, & chez lequel demouroit le Missionnaire de ce bourg. Il se nomme Ignace Onakonchiaronk.

Je ne veux pas icy obmettre vne chose qui merite que Dieu en soit beny. Au point qu'il falut demolir l'Eglise de Saint Ignace, & que tout le bourg cōmençoit à se dissiper, apres les pertes qui leur estoient suruenues coup sur coup, & les alarmes qui les menaçoient d'un dernier malheur; Ce bon homme ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Pere qui a soin de cette Mission, il s'en alla deuant l'Autel, où apres auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere, & luy tint ce discours, auquel ie ferois conscience d'adiouster aucun mot. Aronhiatiri, luy dist-il, (c'est le nom que les Hurons donnent au Pere) i'ay l'esprit

78 *Relation de la Nouvelle France,*
tout abbatu, non pas de mon affliction,
mais de la tienne. Tu t'oublie ce semble
de la parole de Dieu que tu nous presche
tous les iours. Je me figure que la tristesse
qui paroist sur ton visage, vient de nos
afflictions, de ce que cette Eglise qui
estoit si florissante va se dissiper: on va
abbatre cette Chapelle: plusieurs de nos
freres Chrestiens sont ou morts, ou cap-
tifs: ceux qui restent vont se disperfer de
tous costez, en danger de perdre la Foy.
N'est-ce pas là ce qui te trouble? Helas!
mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à
vouloir sonder les desseins de Dieu, &
pouuons-nous bien les comprendre? Qui
sommes-nous? vn rien. Il sçait bien ce
qu'il faut, & void plus clair que nous.
Sçais-tu ce qu'il fera? Ces Chrestiens qui
se vont dissiper porteront leur Foy avec
eux, & leur exemple fera d'autres Chre-
stiens où il n'y en a point encore. Pensons
seulement que nous ne sommes rien, que
nous ne voyons goutte, & que luy seul
sçait nostre bien. C'est assez iet'asseure,
pour me consoler en mon aduersité, me
voyant miserable de tout point, de pen-
ser que Dieu aduise à tout, qu'il nous ay-
me & sçait bien ce qu'il nous faut. Il pour-

suiuit dans cet air vn demy quart d'heure, & le Pere admirant vne Foy si entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, & cet esprit vraymēt Chrestien, en benit Dieu; & n'ayant point d'autre pensée, sinon que Nostre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour sa consolation, il ne pût se tenir les larmes aux yeux de l'embrasser, & luy dire qu'en effet il le consoloit solidement, que ce qu'il disoit estoit veritable, & qu'il parloit en la façon que les Chrestiens se doiuent consoler dans leurs afflictions. Je n'obmettray pas icy vne circonstance assez considerable, qui est que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de son discours; ce bon homme luy dit, Aronhiatiri laisse moy parler iusqu'au bout, & puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inspiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chrestienne voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Eglise pour en faire vne offrande à Dieu. Comme elle se croyoit seule & sans autre tefmoin que Dieu, sa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu,

80 *Relation de la Nouvelle France,*
luy disoit-elle, disposez de la vie de cét
enfant, & de la mienne, ie vous l'ay offer-
te dès le moment de sa naissance, ie vous
offre les douleurs que i'ay receu pour la
mettre au monde, la douleur que i'ay de
la voir en cét estat, & tous les regrets que
i'auray la voyant morte. Pardonnez moy
si ie ne puis reprimer ma douleur & mes
larmes; vous voyez bien dedans mon
cœur que ie suis contente qu'elle meure,
puisque vous le voulez. Cette bonne
femme fut vne demie heure entiere à fai-
re son offrande, & se retira ne scachant
pas que le Pere qui a soin de cette Mis-
sion, auoit entendu sa priere. L'enfant
mourut la mesme nuit.

Le lendemain la pauvre mere desolée
ne manqua pas de grand matin à venir
s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient
pas volontaires. Et comme quelqu'un la
vouloit consoler, de ce qu'elle auoit en-
core deux enfans au monde: Helas! dist-
elle, ce n'est pas ce qui me console, mais
c'est que ma fille est au Ciel, & ne peut
plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse
m'empescher de pleurer, Dieu void bien
que mon cœur est en repos pour celle qui
est morte, & qu'il n'a que des craintes
pour

es années 1647. & 1648. 81

pour les deux qui vivent, car ils sont en danger de se damner & moy aussi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle est Chrestienne, a tousiours vescu dans l'innocence & la ferueur, & quoy qu'elle soit vne des plus grandes mesnageres du pays, iamaïs elle n'a manqué vn seul iour à faire ses deuotiōs, qui sont bien longues, demeurant quelquefois les deux & les trois heures en oraison, aussi immobile, non pas mesme d'vn seul esgarement de veuë, que si elle estoit sans sentiment. Son mary luy disant vn iour qu'elle estoit trop long-temps en ses prieres, & qu'elle en reuenoit toute transie de froid: iamaïs, luy repliqua-t'elle, tu ne m'as reproché que ma charge fust trop pesante, & mon fardeau trop lourd, lors que ie reuiens des bois, & apporte de quoy nous chauffer: & toutefois i'en reuiens plus transie de froid, que de la priere. Pourquoi ne ferois-ie pas pour le Ciel, ce que ie fais pour cette vie? Enfin cette bonne femme a tant fait par ses prieres, qu'elle a gagné son mary à la Foy, qui en estoit bien éloigné.

Ie me souuiens à ce propos de ce qu'une autre femme Chrestienne disoit il y a

82 *Relation de la Nouvelle France,*

quelque temps fort simplement à vn de nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel bourg, disoit-elle, il m'est venu en pensée de dire mon chapelet, faisant chemin: mais le froid & l'incommodité que ie sentoys d'vn vent perçant que i'auois au visage, a fait que i'ay obey à ma chair, lors qu'elle m'a suggeré que i'attendisse à dire mon chapelet apres estre arriuée. Estant entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau feu allumé; & ma chair a dit à mon ame, chauffe toy auparauant, & apres tu iras à l'Eglise dire ton chapelet plus doucement. Incontinent, adioustoit cette bonne Chrestienne, i'ay connu la ruse du diable, & qu'il vouloit que ie perdisse vne partie de mon merite: & i'ay respondu à ma chair; C'est trop de t'auoir obey vne fois, il faut que tu obeïsse à ton tour: allons prier, & nous nous chaufferons par apres. Ayant dit deux ou trois dixaines, ma chair a recommencé de me solliciter, & m'a dit que c'estoit assez, ou qu'au moins ie me hastasse dauantage, le froid estant trop excessif: mais mon ame luy a respondu, Ma chair, il faut que Dieu soit seruy le premier, quand tu seras tantost deuant le feu, tu ne te hasteras pas

d'en sortir, hastons nous aussi peu maintenant. Voila la spiritualité d'une pauvre femme Sauvage, qui dans un langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature, & les victoires de la grace.

Ce qui maintient davantage ces bonnes gens dans l'esprit de la Foy, & ce qui va le plus augmentant en eux les sentimens de pieté, est une pratique dans laquelle nous taschons de les mettre, d'offrir souvent à Dieu leurs actions, & s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraisons iaculatoires. Cette pratique est si commune à la pluspart, que mesme deuant les Infideles, au milieu d'un chemin, dans la suite de leur travail, dans le plus fort d'une douleur, ou d'une crainte, ils prieront Dieu tout haut, & se feront ressouvenir les uns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iusqu'aux enfans qui ne suivent en cela la pieté de leurs parens.

Je pris plaisir il y a quelque temps de voir une petite fille Chrestienne, qui estant sortie hors de la cabane pour jouer avec ses petites compagnes, pieds nuds & sur les neiges; y estant demeurée trop longtemps, se trouua si saisie du froid, qu'elle

84 *Relation de la Nouvelle France,*

se mit à pleurer; & retournant les larmes aux yeux dans la cabane, ne iettoit point d'autres mots de plainte, sinon ceux-cy: Mon Dieu ayez pitié de moy, ie vous offre le froid que ie sens à mes pieds, & qui me fait pleurer: ce qu'elle alloit repetant tout le long du chemin.

Cette pauvre petite innocente mourut à quelque temps de là, dans des sentimens de pieté qui me firent admirer les bontez de Dieu sur vn aage si tendre. Elle voulut durant tout le temps de sa maladie estre portée tous les iours à la Messe, ne pouvant plus se soustenir: & il falut luy obeïr iusqu'au iour mesme de sa mort. Elle y disoit si deuotement ses prieres que tous les assistans en estoient touchez de deuotion. Dans le plus fort mesme de sa maladie, elle ne manqua iamais à dire son *Benedicite*, à la moindre chose qu'on luy faisoit prendre, quand bien ce n'eust esté qu'une goutte d'eau. Sa mere toute affligée la voyant tirer aux abois, se mit à pleurer, luy disant, Ma fille, tu nous vas donc quitter? à quoy cet enfant respōdit, ouïy ma mere, mais c'est pour aller au Ciel y estre bien-heureuse: priez bien Dieu, & vous y viendrez apres moy. Elle fut long-

és années 1647. & 1648. 85

temps à l'agonie, ayant perdu ce sem-
bloit, l'usage de tous les sens; lors que sa
mere luy voyant remuer les levres, s'en
approcha, & entendit que d'une voix
mourante elle disoit en rendant l'ame,
Iesous taitenr, Iesus ayez pitié de moy. El-
le se nommoit Marguerite Atiohenret,
aagée de dix ans.

Je voyois aussi cét Hyuer vn petit en-
fant de quatre ans, fils d'une fort bonne
Chrestienne, qui ayant esté battu de sa
mere, ne disoit autre chose en pleurant,
sinon, Mon Dieu, ie vous offre les coups
que i'ay receu de ma mere, ayez pitié de
moy. La pauvre mere se mit à pleurer
avec son enfant, & à prier Dieu avec luy.

Vn bon vieillard nommé René Tson-
dihouanne, remply de merites, dont la vie
est constamment dans la sainteté, & qui
partout où il se trouue presche & d'exem-
ple & de parole, & auance puissamment
nostre Christianisme; estant interrogé
d'un de nos Peres combien de fois par
iour il songeoit à Dieu en vn voyage
dont il estoit fraichement de retour. Vne
seule fois, respondit-il fort simplement,
mais qui duroit depuis le matin iusqu'au
soir. Le Pere luy demanda si cét entretien

86 *Relation de la Nouvelle France,*
auec Dieu estoit mentalement. Nenny,
dit-il, ie me trouue mieux de luy parler,
& en suis moins distrait. Quelque peu
de iours apres le mesme Pere apprit la
façon d'entretien que ce bon vieillard
auoit auec Dieu, en vn voyage qu'il fit
auec luy. Car entrant en chemin, ce bon
Sauuage se mit à dire les prieres qu'il sça-
uoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua
sa voix petit à petit. Le Pere fut curieux
de prester l'oreille, le suiuant d'assez pres,
& fut tout estonné d'entendre les doux
colloques qu'il faisoit. Tantost il remer-
cioit Dieu de l'auoir appelé à la Foy;
tantost il le benissoit d'auoir crée les fo-
rets, & la terre, & le ciel, tantost il deplo-
roit la misere des Infideles. Puis tout d'un
coup il remercioit Dieu d'auoir appelé
en ces pays les Predicateurs de l'Euangi-
le. Oüy, mon Dieu, disoit-il, vous les y
auez attiré auec des cordes plus fortes
que le fer; puisque ny les mesaises, ny les
calomnies, ny les souffrances, ny mille
dangers de la mort ne peuuēt faire qu'ils
se destachent d'auec nous, & retournent
en leur pays, où ils viuroient à leurs
aises. De fois à autre ce bon vieillard par-
loit plus bas, & le Pere ne pouuoit en re-

cueillir que des mots çà & là : puis tout d'un coup comme enflammé d'une nouvelle ardeur , il s'escrioit. O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande , & que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon , puisque vous avez pitié des pecheurs, ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aveugles , & qui voyans ces arbres , ces forets , ce Soleil & cette lumiere , ne voyent pas que c'est vous qui avez tout créé ; & alloit continuant dans cet air deux & trois heures entieres.

Estant venu en vn lieu dangereux , il changea tout d'un coup de ton , & tout d'un autre accent il s'adressa à Dieu. C'est vous mon Dieu, luy disoit-il , qui conduisez icy mes pas , & qui voyez la crainte de mon cœur. Non , non , ie ne veux pas craindre la mort , & ie vous abandonne ma vie , si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éviter la mort ? & où irois-ie pour estre plus en assurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs aujourdhuy , i'espere qu'aujourdhuy ie vous verray là haut au Ciel.

88 *Relation de la Nouvelle France,*

En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, & le Pere qui le fuiuoit de compagnie, m'a assuré que ses paroles estoient comme vn brasier ar-
dant qui l'enflammoient luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous fert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu, & ne pouuant quasi prendre d'autres pensées. Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus, & qui se void incontinent perdu dans l'espoisseur d'une forest, faisant rencontre à chaque pas d'un arbre qui luy heurte la teste, ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'un arbre, attendant que le iour soit venu; & tout ce que ie puis faire, est de dire de fois à autres à Nostre Seigneur que ie suis sans esprit, & que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, j'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant; de mesme que

ie ferois si i'estois aupres de quelques babillards, & que nonobstant le bruit & l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire, disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'auec la vie; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois, i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, & i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre, que lors que la mort m'auroit osté les forces & la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus feruent qu'il n'estoit party d'auec nous, ie voulum'enquerster plus particulierement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'estonnoit. I'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il; le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis, qui sont à craindre durant tout le chemin, & ainsi ie me disposois à la mort: à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, & ainsi ie m'entretenois auec Dieu: le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprit

90 *Relation de la Nouvelle France,*
en dormant. Estant arriué en vn lieu
d'assurance, ie craignois les dangers du
retour: Si i'eusse eu proche de moy vn
Confesseur, la facilité du pardon eust
fait peut-estre que i'eusse esté moins sur
mes gardes. On me presenta à mon arri-
uée vne femme, ie ne voulus pas y enten-
dre: le lendemain on m'en amena vne
mieux faite, qui trouua aussi son refus: ils
me prièrent de faire moy-mesme le choix
de celle qui m'aggreeroit dauantage; le
leur dy que ce n'estoit pas cela qui m'ar-
restoit, mais la crainte d'un Dieu & la
Foy d'un Paradis & d'un Enfer; & là des-
sus ie leur parlay de nos mysteres, qu'ils
admirerent, se plaignans que les Euro-
peans auac lesquels ils ont commerce, ne
les venoient pas instruire: & du depuis
ils me laisserent en repos de ce costé là.

Tous les leudis ce bon Sauuage com-
mençoit à se disposer à la Communion
spirituelle; les Samedis il se confessoit à
Nostre Seigneur, comme s'il eust eu vn
Prestre avec soy: le Dimanche matin
il assistoit spirituellement à la Messe, &
communioit mentalement, & disoit que
cela l'auoit le plus fortifié; taschant la se-
maine suiuite de garder tous les bons

és années 1647. & 1648. 91

propos & les promesses qu'il auoit fait à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant appris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, & qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là; il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, & vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit. Me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy, & de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'une seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, & toutesfois il en eut vn bien grand scrupule; disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres, ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions & des merites & de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la

92 *Relation de la Nouvelle France,*
commodité. Mais brisons ce Chapitre,
car les sentimens de ces bons Chrestiens
n'ont point de fin, & ce sera sans doute
dans le Ciel, où nous benirons Dieu des
graces qu'il leur fait, & où nous verrons
qu'il n'a pas moins esté leur Createur,
leur Redempteur, leur Pere, & tout
Amour pour eux, que pour les peuples
de l'Europe. *Domini est terra & plenitudo
eius, orbis terrarum & uniuersi qui habi-
tant in eo.*

*Des principales superstitions qu'ayent
les Hurons dans leur infidelité, &
premierement leur sentiment
touchant les songes.*

CHAPITRE XII.

OUTRE les desirs que nous auons
communément, qui nous sont li-
bres, ou au moins volontaires, qui pro-
uiennent d'une connoissance precedente
de quelque bonté qu'on ait conceu estre
dans la chose désirée; les Hurons croient
que nos ames ont d'autres desirs, com-

me naturels & cachez ; lesquels ils disent prouenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle de l'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata*, pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita*.

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole : en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente : mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne ; non seulement ne procurant pas à son corps le bien & le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies, & la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est dont les Hurons ne s'enquestent pas ; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, & s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, & sans voir s'il

94 *Relation de la Nouvelle France,*
n'y a point quelque contradiction dans
leur raisonnement. Ainsi lors que dans le
sommeil nous songeons à quelque chose
d'éloigné, ils croient que l'ame sort de
son corps, & va se rendre presente aux
choses qui luy sont représentées durant
tout ce temps-là : sans examiner plus
avant l'impossibilité qu'il y auroit dans
ces égaremens & ces longs voyages de
nos ames, destachées de leurs corps du-
rant le temps de leur sommeil : sinon
qu'ils disent que l'ame sensitive n'est pas
celle qui sort, mais seulement la raison-
nable, qui n'est pas dépendente du corps
dans ses operations.

En suite de ces opinions erronées, la
plupart des Hurons sont fort attentifs à
remarquer leurs songes, & à fournir à
leur ame ce qu'elle leur a représenté du-
rant le temps de leur sommeil. Si par
exemple ils ont veu vne espée en songe,
ils taschent de l'auoir : s'ils ont songé
qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à
leur resueil, s'ils ont de quoy ; & ainsi des
autres choses. Et ils appellent cela On-
dinnonk, vn desir secret de l'ame, de-
claré par le songe.

Toutesfois de mesme que quoy que

nous ne déclarions pas tousiours nos pensées & nos inclinations par la parole; ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs. Ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire, leur veuë iusques dans le fond de l'ame, & voyent ces desirs naturels & cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien déclaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entiere-ment oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plustost leurs Jongleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquièrent du credit & font valoir leur art, disans qu'un enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura un Ondinnonk, c'est à dire un desir naturel & caché de telle chose: qu'un malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune connoissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'un des puissans remedes pour recouurer au plustost la santé, est de fournir à l'ame du malade, ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veüe si pérçante à ces gens plus esclairez que le commun? Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparroist sous la forme d'un Aigle: les autres disent le voir comme un Corbeau, & mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerfes fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises, dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins & trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerfes choses; vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauvage richement peinte, selon la façon du pays, & choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'au-

cune

euns semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, & s'estans animez en chantant d'une voix estonnante, ils disent voir ces choses, comme devant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en une espee de tabernacle, & dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses, dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souvent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la pluspart des Hurons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont representées en songe, c'est à dire qu'ils taschent de les auoir: mais de plus ils ont coustume de faire festin, lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple si quelqu'un a songé qu'il prenoit en guerre un ennemy, & luy fendoit la teste avec une hache d'armes; il fera un festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, & demandera qu'on luy fasse present d'une hache d'armes; & quelqu'un des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir une; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroistre liberaux & magnifiques.

98 *Relation de la Nouvelle France,*

Ces festins ce font , disent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir sa parole , croyans qu'elle est bien aise qu'on tesmoigne cette satisfaction du songe fauorable qu'on a eu , & qu'en suite elle se met plustost en deuoir de l'effectuer:& si on y manquoit, ils pensent que cela seroit capable d'en empescher l'effet , comme si l'ame indignée retiroit sa parole.

Non seulement ils font ces festins, mais ont coustume dans leurs chansons de faire mention de ces songes fauorables, comme pour en haster l'effet, & afin que leurs camarades les en congratulent par auance , & les en estiment dauantage: ainsi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre , si on croyoit qu'il allast à vne victoire assurée.

Mais apres tout , leurs songes ne sont rien que mensonges , & s'il s'en trouue quelqu'un de veritable, ce n'est que par hazard:en sorte qu'ayant examiné le tout fort soigneusement, ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs songes; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle, ou ait aucun commerce avec eux par cette voye: quoy que quelques trompeurs , pour se donner du credit,

és années 1647. & 1648. 99

disent des merueilles de leurs songes, & se fassent prophetes apres que les choses sont arriüées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euenement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient asseuré qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieilleffe tres-heureuse; & ie les ay veu mourir dès la mesme année: mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

*Sentiment des Hurons touchant leurs
maladies.*

CHAPITRE XIII.

LEs Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque forcier aura donné à celuy qui est malade; lesquelles maladies se

100 *Relation de la Nouvelle France,*
guerissent faisant sortir du corps du
malade, le sort qui est la cause de son mal.

Ce sort sera vn nœud de cheueux, vn
morceau d'ongle d'hōme ou de quelque
animal, vn morceau de cuir ou de bois,
vne fucille d'arbre, quelques grains de
sable, & autres choses semblables.

La façon de faire sortir ces sorts, est
quelquefois par vomitoires, quelque-
fois sucçant la partie dolente, & en tirant
ce qu'on dit estre le sort. En quoy cer-
tains Jongleurs sont si subtils en leur
mestier, qu'avec la pointe d'un cousteau,
ils tireront ce semble, ou plustost feront
paroistre ce qu'il leur plaist; vn morceau
de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir
tiré du cœur, ou du fond des os d'un ma-
lade, sans toutefois auoir fait aucune in-
cision.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait
parmy eux autres maladies que naturel-
les, toutefois ils sont si portez à se per-
suader le contraire, qu'ils croient que la
pluspart de leurs maladies sont ou de de-
sirs, ou de sortilege. En telle façon que
s'ils ne guerissent au plustost d'une ma-
ladie, qu'ils ne pourront nier auoir esté
naturelle en sa cause, par exemple d'un

coup d'espée, d'une morsure de quelque ours; ils disent incontinent ou que quelque sorcier s'est mis de la partie & que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete, & qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent.) C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouuent l'un apres l'autre tous les remedes qu'ils scauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible, & deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid: ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle; dont ayans esprouué le remede, & n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, & l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis; comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison. Iusques-là mesme qu'apres que leurs Ion-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
gleurs se feront vantez d'auoir tiré du
corps du malade dix & vingt forts, s'ils ne
voyent le mal cessé, ils en attribuent la
cause à quelque autre sort plus caché &
inexpugnable à leur art. Et nonobstant
cela ces Jongleurs & ces remedes imper-
tinens ne laissent pas d'auoir tout leur
credit dans l'esprit de nos Hurons, autant
qu'en France pourroient auoir les plus
habiles Medecins, & les remedes les plus
exquis, quoy que souuent ils ne rendent
pas la santé.

Ce qui leur donne ce credit est que
comme souuent ils ont recours à ces re-
medes impertinens, & qu'ils s'en seruent
aux moindres maux dont ils se sentent
attaquez, d'un mal de teste, d'estomac, de
colique, & d'une fièvre fort legere qui
passeroit d'elle-mesme en un iour, se trou-
uans ou gueris ou quelque peu soulagez
de leur mal, ou mesme de leur imagina-
tion, apres tels remedes, ils leur attri-
buent ce bon effet; ne iugeans pas que
post hoc, non propter hoc sanati sunt, ce qui
est ordinaire aux ignorans, *ut sumant non
causam pro causâ.*

Joint que non seulement les malades,
mais quasi tout le monde trouuant son

conte en l'usage de la pluspart de tels remedes, chacun est puissamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la santé; *Nam qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'un estant tombé malade, ses parens font venir le Medecin, i'eusse mieux dit le Longleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie est naturelle, on se servira de breuvages, de vomitoires, ou de certaines eaux dont ils feront iniection sur la partie dolente: quelquefois de scarifications, ou bien de cataplasmes. En quoy leur science est bien courte, le tout se reduisant à quelques racines puluerisées, & quelques simples cueillis en leur saison.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus avant, & diront que c'est vne maladie de desir, afin qu'on les employe à deviner quels sont ces desirs de l'ame, qui la troublent. Et quelquefois sans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choses, qu'ils luy disent que son ame desire; c'est à dire qu'il faut qu'il tasche à les trouver, s'il veut recouvrer la santé. En quoy ces Lon-

104 *Relation de la Nouvelle France,*
gleurs sont pleins de ruse & de malice;
car s'ils croient que quelqu'un ne soit
pas pour en reschapper, ils diront que
son ame a un desir de quelque chose,
qu'ils iugent assez que iamais il ne pourra
recouurer: car ainsi cét homme mourant,
on attribué sa mort à ce desir qui n'aura
pû estre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade
est de consideration, ils ne manqueront
pas d'ordinaire à jouier de leur reste, &
faire vne ordonnance de medecine qui
doit mettre tout le public en action. Ils
diront que l'ame du malade aura quinze
ou seize desirs, dont les vns seront de
choses tres-riches & precieuses; les au-
tres de quelques danses les plus recreati-
ues qui soient dans le pays, de festins, de
balets, & de toutes sortes de passe-temps.

L'ordonnance estant faite les Capitai-
nes du bourg tiennent conseil, comme en
vne affaire importante pour le public, &
deliberent s'ils s'employeront pour le
malade: & lors qu'il y a quantité de ma-
lades qui sont personnes considerables,
on ne peut croire avec combien d'ambi-
tion & de brigues, leurs parens & amis
s'employent à qui aura la preference, le

public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'un, ils enuoyent des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plustost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité, ou d'auarice; toutefois il respondra d'une voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, & que ces desirs sont de telle & telle chose.

Le rapport en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique, où ils exhortent tout le monde à y contribuer; & les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres: car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'un de l'autre taschant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'une heure, on auraourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desi-

106 *Relation de la Nouvelle France,*
rées ; qui luy demeureront ayant recou-
uré la santé, ou s'il mourroit, à ses parens.
En sorte qu'un homme deuiant riche en
un iour, & accommodé de tout ce dont
il a besoin : car outre les choses qui
estoyent de l'ordonnance du Medecin,
le malade ne manque iamais d'en adiou-
ster quantité d'autres ; qui, dit-il, luy ont
esté représentées en songe, & dont par
consequent dépend la conseruation de
sa vie.

Après cela on proclame les danses, qui
doiuent se faire dans la cabane & à la
veuë du malade, trois & quatre iours de
suite, desquelles on dit aussi que dépend
sa santé. Ces danses approchent pour la
pluspart des branles de la France : les au-
tres sont en forme de balets, avec des
postures & des proportions qui n'ont
rien de fauuage, & qui sont dans les re-
gles de l'art : le tout à la cadence & à la
mesure du chant de quelques-vns, qui
sont les maistres du mestier.

C'est le deuoir des Capitaines de tenir
la main à ce que le tout se fasse avec or-
dre, & dans la magnificence. Ils vont
dans les cabanes y exhorter les hommes
& les femmes, mais nommément l'esslite

de la ieunesse: vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage, & de s'y faire valoir, de voir & d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres magnifiques, où vn grand monde est inuité; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables, & de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrite. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises, ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, & c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer, & la pluspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic & de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques: & ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre, & mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux

108 *Relation de la Nouvelle France,*
Chrestiens ; toutefois le mal est bien
moindre que nous ne le iugions d'abord,
& bien moins estendu qu'il ne nous pa-
roissoit.

*D'un espee de sort dont les Hurons se
seruent pour attirer le bon-heur.*

CHAPITRE XIV.

LA pluspart des choses qui semblent
auoir ie ne sçay quoy de monstrueux
à nos Hurons, ou qui leur sont extraor-
dinaires, passent facilement dans leurs
esprits pour des Oky, c'est à dire comme
des choses qui ont vne vertu cōme surna-
turelle, dont en suite ils estiment à bon-
heur d'en auoir fait rencontre, & les gar-
dent precieusement, autant que font
quelques impies en Europe, des sorts ou
characteres dont ils se seruent pour atti-
rer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons estans à la
chasse ont de la peine à tuer vn ours,
ou vn cerf, & qu'en l'ouurant ils trouuent
dans sa teste ou dans ses entrailles quel-
que chose d'extraordinaire, vne pierre,

vn serpent; ils diront que c'est là vn Oky, & que c'est ce qui donnoit cette vigueur à cét animal, & qui l'empeschoit de mourir. Et ils prendront comme vn caractere, ce serpent ou bien cette pierre, & croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou mesme en fouïssant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'une figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'un plat, d'une cuilliere, ou d'un petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bon-heur, disans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choses, & que c'est vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choses Aaskouandy.

Ils disent que ces Aaskouandy, ou ces sorts, changent quelquefois de forme & de figure, & qu'un homme ayant ferré ou cette pierre, ou ce serpent trouué dans les entrailles d'un cerf, sera estonné le lendemain de trouuer en sa place vne feve ou vn grain de bled; d'autres fois le bec d'un corbeau, ou les ongles d'un aigle. Comme si cét Aaskouandy ou Demon familier, se transformoit, & prenoit plaisir de

110 *Relation de la Nouvelle France,*
tromper ainsi les hommes par ces metamorphoses. Mais ce sont fables qui se croient, à cause qu'elles se disent souuent, chacun disant l'auoir oüy dire de quelque autre, & pas vn ne disant l'auoir veu; sinon quelques trompeurs pour se donner credit, & faire qu'on estime leur Aaskouandy, & qu'on leur achapte bien cher.

Ils croient que ces Aaskouandy portent bon-heur à la chasse, à la pesche, dans le trafic, dans le jeu, & disent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choses; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne chose, & non pas pour vne autre; & que pour sçauoir leur vertu, c'est à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en estre instruit en songe.

Or c'est vne pratique assez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font festin de fois à autre, comme si faisant festin en l'honneur de ce Demon familier, il leur estoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoquerõt dans leurs chansons, & prieront leurs amis de se mettre aussi de la partie, & les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine espece de caractere,

és années 1647. & 1648. III

qu'ils appellent Onniont, qu'ils croient auoir vne vertu plus grāde. Ils disent que cēt Onniōt est vne espee de serpēt, quasi de la figure du Poisson armé; & que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours, & les rochers mesme; sans que iamais il se destourne, ou que rien les puisse arrester: & à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, & croient que ceux qui peuuent le tuer, ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux: mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien chair, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur; ie diray que ie n'en sçais rien: mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces caracteres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic; & s'ils rap-

112 *Relation de la Nouvelle France,*
portent dauantage c'est qu'ils y ont plus
porté, & souuent mesme ils en reuien-
nent plus gueux. Dans les pesches ie ne
voy point que leurs retz y soient plus
chargez de poisson. A la chasse, les plus
robustes, ceux qui courent le mieux &
qui sont les moins paresseux, sont ceux
qui d'ordinaire en retournent les plus
chargez: & souuent dans le jeu, ceux qui
y perdent dauantage, sont ceux qui font
estat d'auoir quelque sort pour y attirer
le bon-heur. Et c'est vn prouerbe parmy
les Hurons mesme, que l'industrie, la for-
ce & la vigilance sont le plus puissant
Aaskouandy qu'un homme puisse auoir.

*Sentiment qu'ont les Hurons des mala-
dies qu'ils croient venir par sortilege.
De leurs Deuins & Magiciens.*

CHAPITRE XV.

LEs Hurons estiment qu'il y a vne es-
pece de serpent monstrueux, qu'ils
nomment Angont, qui porte avec soy les
maladies, la mort, & quasi tous les mal-
heurs

heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux soubterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois & montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs & Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair & de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne fueille de bled, vn flocon de cheveux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal, ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cet onguant, reçoient vne vertu maligne, qui les fait penetrer iusqu'au plus profond des entrailles d'un homme, dans ses parties les plus vitales, & iusques dans la moëlle des os; y portant avec soy la maladie & la douleur, qui consume & fait mourir ceux qui en sont atteints, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, auxquelles le sort est attaché; ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vrayement des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sortileges, c'est

ce que ie ne puis pas decider : seulement ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun fondement assez raisonnable de croire qu'en effet il y en ait icy qui se meslent de ce mestier d'Enfer. Car premierement nous voyons que les maladies qu'ils disent estre par sortilege, sont maladies tres-naturelles & ordinaires. Secondement, nous voyons que ceux qui font estat de tirer ces sorts, hors le corps des malades, ou ne sont rien que des trompeurs, qui feront paroistre vne chose prodigieuse qu'ils diront auoir arraché du profond des parties plus vitales d'un homme, quoy que iamais elle n'y ait entré: ou si vrayment ils font sortir par vomitoires vn floccon de cheueux, vn morceau de fueille ou de bois, ou quelque autre chose semblable, qui accompagnera les choses dont la nature se fera descharger, c'est sans raison qu'ils s'imaginent qu'il y ait vn sort attaché à ce morceau de bois, ou à ce floccon de cheueux. Enfin ceux qui ont le renom d'estre Sorciers parmy eux, & qui mesme sont massacrez sous ce soupçon, n'ont rien qui les en rende criminels, sinon ou la phantaisie

es années 1647. & 1648. 115

d'un malade, qui dira auoir songé que c'est vntel qui le fait mourir par vn sort: ou la malice de quelque ennemy, qui en fera courir le bruit: ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'un, qui pour l'auoir veu dans les bois, ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on assomme ces pauures gens, cōme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main, ou venger leur mort. Or sans doute ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Huron seppellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendioouanne, certains Jongleurs qui font des Deuins & Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye, & tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se messent de faire des Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre, voyant les

choses éloignées, si par exemple les ennemis sont en campagne; descourant les choses cachées, qui par exemple fera l'auteur de quelque vol.

Ces trompeurs disent auoir ce pouuoir & cette veuë si trāsperçante par la faueur du Demon qui leur est familier, & ils sont creus à leur parole, ou au moins pourueu que de cent propheties, ils rencontrent vne fois, cela suffit à leur donner vn grand credit. I'en ay veu qui asseuroient auoir fait des prodiges, auoir changé vne baguete en vn serpent, auoir resuscité vn animal qui estoit mort; à force de le dire quelques-vns les croyoient, & disoient mesme l'auoir veu. On s'est vanté en nostre presence de faire ces coups, pensant que nous deussions prendre les paroles pour des effets: mais nous auons deffié ces gens-là, & pour les piquer dauantage au jeu, & les engager à vne confusion publique, estant tres-assuré qu'ils n'en viendroient iamais à bout, nous leur auons promis de grandes recompenses, s'ils faisoient ces miracles: Ils ont tasché de s'en retirer sans confusion; mais leur retraite honteuse a esté vn adieu solennel que tout leur jeu n'estoit que fourbe,

és années 1647. & 1648. 117

& qu'ils ne paroissent veritables, qu'à ceux qui reçoivent les mensonges sans les examiner.

J'aurois diuerfes choses à adiouster touchant les superstitions de ce pays, dont sans doute la connoissance est pleine de curiositez assez remarquables; mais le desir de la briueté m'en fait retrancher la pluspart, qui seroient trop longues à deduire. Ce pourra estre pour quelque autre année.

Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.

CHAPITRE XVI.

A Vray dire tous les peuples de ces contrées n'ont retenu de leurs ancestres aucune connoissance d'un Dieu, & auant que nous y eussions mis le pied, ce n'estoient que des fables tout ce qui s'y disoit de la creation de ce monde. Toutesfois, quoy qu'ils fussent barbares, il restoit en leur cœur vn secret sentiment de la Diuinité, & d'un premier Principe auteur de toutes choses, qu'ils inuo-

118 *Relation de la Nouvelle France,*
quoient sans le connoistre. Dans les for-
rests & dans leurs chasses, sur l'eau &
dans le danger d'un naufrage, ils le nom-
ment Aireskouy Soutanditent, & l'ap-
pellent à leur secours. Dans leurs guerres
& au milieu de leurs combats, ils luy don-
nent le nom de Ondoutaeté, & croient
que c'est luy seul qui va partageant les vi-
ctoires. Tres-souvent ils s'adressent au
Ciel, en luy faisant hōmage, & prennent le
Soleil à tescmoin de leur courage, de leur
misere, & de leur innocence. Mais sur tout
dans les traitez de paix & d'alliance avec
les Nations estrangeres, ils inuoquent le
Soleil & le Ciel cōme arbitre de leur sin-
cerité, qui void le plus profond des cœurs,
& qui est pour vanger la perfidie de ceux
qui trahissent leur foy, & ne tiennent pas
leur parole. Tant il est vray ce que dit
Tertulien des Nations les plus infideles,
que la nature au milieu des perils leur fait
pousser vne voix Chrestienne, *Exclamant*
vocem naturaliter Christianam, ayans re-
cours à un Dieu qu'ils inuoquent, quasi
sans le connoistre. *Ignoto Deo.*

Les Ondataouaouat de la langue Al-
gonquine, ont coustume d'inuoquer qua-
si tousiours dans leurs festins, celui qui a

créé le Ciel, en luy demandant la santé & vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches, & en tout leur trafic, & luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a créé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a créé la terre; & ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer, & qui habite vers le Nort; d'où il enuoye les neiges & les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant & les tempestes & les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au deffous du Ciel, & soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en cette façon le Createur du monde, ils auoient ne sçauoir qui il est; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa Bonté; & tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect & sans culte de Religion; mais seulement vne coustume sans ame & sans vigueur, qu'ils ont, disent-ils,

120 *Relation de la Nouvelle France,*
receuë de leurs ancestres, sans qu'elle
laisse en leur esprit aucune impression,
qui les dispose à receuoir plus saintement
les mysteres de nostre sainte Foy.

*Du meurtre d'un François massacré
par les Hurons, & de la iustice qui
en a esté faite.*

CHAPITRE XVII.

DEpuis que nous auons mis la dernie-
re main à nostre Relation, Nostre
Seigneur nous a ietté dans des accidens si
diuers, & nous a secourus dans nos an-
goisses par des voyes si pleines d'amour
que nous auions de quoy dresser vne nou-
uelle Relation. Mais laissant à vne autre
façon ce qui ne se peut dire en peu de
mots, ie ne parleray que d'un meurtre ar-
riué en la personne de l'un de nos domesti-
ques nommé Iacques Doüart. Ce ieune
homme aagé de vingt-deux ans, s'estât un
petit escarté de la maison sur le soir du
vingt-huitième d'Auril, fut assommé d'un
coup de hache tres malheureux pour les
meurtriers. Si Dieu ne leur fait misericor-

de ; mais tres-fauorable pour celuy qui la receu dans vne vie si innocente , & dans des circonstances si remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte & de douleur , le temps & le loisir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La suiuaute fera voir que cét Agneau paroiffoit destiné pour vn tel sacrifice. Reprenons nos brisées.

Nous ne peusmes douter que ce meurtre n'eust esté commis par quelques Hurons , nous en auons eu depuis des connoissances tres-certaines , on nous a dit de bonne part que six Capitaines de trois bourgs differens , en estoient les auteurs & qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour mesme estoient partis de cinq lieuës loing à dessein de tuer le premier François qu'ils pourroient seulement rencontrer.

Nous sommes tres-assurez que ces Capitaines qui ne sont pas des moins considerables du païs, se sont tousiours declarez ennemis de la Foy, & dans la suite de cette affaire ils ont fait paroistre leur rage & leur venin contre nous & contre nos Chrestiens , & quelque pretexte qu'ils puissent alleguer touchant ce meurtre,

122 *Relation de la Nouvelle France,*
nos Capitaines Chrestiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Iesus-Christ dans les personnes de ceux qui le reconnoissent & qui l'adorent.

Le lendemain de cet attentat, nos Chrestiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouvelle, vindrent fondre de toutes parts en nostre maison de sainte Marie. Ce meurtre, disoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conspiration contre vous, nous voicy prests de mourir pour la defence de nos Peres, & pour soustenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, & les plus considerables des nations qui le composent furent conuoquez en vne assemblée generale sur cette affaire. Ceux qui sous main auoient esté les auteurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils estoient ennemis de la Foy: disans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs, & nous chasser de ce pays: & d'aucuns mesme adioustoient qu'il falloit en bannir les Chrestiens, & empescher que le nombre n'allast augmentant. Mais le zele de ces bons Chrestiens se fit paroistre avec éclat en ce rencontre; Les vns disoient que volontiers

ils quitteroient, & leurs parens & leur patrie; Les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien; depuis qu'ils sçauoiēt le bon-heur de la Foy: Je crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy, & de dōner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'un autre ton, & d'une liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les auteurs: Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoient quelque pension secreete de nos ennemis pour nous trahir; la Foy ne leur déplaist, qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts; qu'ils paroissent & on le verra.

Deux & trois iours se passerent dans ces combats de part & d'autre, qui ne seruoient qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens, & faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous, & pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y

124 *Relation de la Nouvelle France,*
ayant plusieurs Capitaines & gens confi-
derables, qui entraînerent apres eux, mes-
me les infideles pour la pluspart: en sorte
qu'il fut conclud publiquement qu'on
nous satisferoit au nom de tout le pays,
pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible, & mesme
empirer les affaires, plustost que d'y appor-
ter remede, qui voudroit proceder avec
les Sauvages selon la iustice de France, qui
condamne à la mort celuy qui est conuain-
cu du meurtre. Chaque pays a ses coustu-
mes, conformes aux diuers naturels de
chaque nation. Or veu le genie des Sau-
uages, leur iustice est sans doute tres-effi-
cace pour empescher le mal, quoy qu'en
France elle parut vne iniustice: Car c'est
le public qui satisfait pour les fautes des
particuliers, soit que le criminel soit re-
connu, soit qu'il demeure caché. En vn
mot c'est le crime qui est puny.

I'ay creu que ce seroit vne curiosité as-
sez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy
leurs coustumes, & les formalitez de leur
droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolu-
tion; nous fusmes appelez à leur assemblée
generale. Vn ancien porta la parole pour

tous, & s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauvage, & qui nous apprend que l'eloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Je n'y adiousté rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres;) nous ne sommes plus qu'une poignée de gens: c'est toy seul qui soustiens ce pays, & le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entrecouverte; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cet abisme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte, autant que la tienne, plustost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'une squelette deséchée, sans chair, sans veines, sans nerfs, & sans arteres; comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'avec vn filet delicat: Le coup qui a porté sur la teste de ton nepueu que nous pleurons, a coupé ce lien. C'est vn demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur: pourquoy n'as-tu pas

126 *Relation de la Nouvelle France,*
obscurcy t'a lumiere, afin que luy-mesme
eust horreur de son crime. Estois-tu son
complice ? Nenny ; car il marchoit dans
les tenebres, & n'a pas veu où il potroit
son corps. Il pensoit, ce miserable meur-
trier, viser sur la teste d'un ieune François,
& il a frappé sa patrie d'un mesme coup, &
d'une playe mortelle. La terre s'est entre-
ouuerte pour recevoir le sang de l'inno-
cent, & a fait un abisme qui nous doit en-
gloutir, puisque nous sommes les coupa-
bles. Nos ennemis, les Hiroquois se res-
joüyront de cette mort, & en feront les so-
lemnitez d'un triomphe, voyans que nos
armes nous destruisent nous-mesmes, &
font un coup en leur faueur, apres lequel
ils sçauent bien que ce pays ne peut sur-
uiure. Il continua bien long-temps dans
cét air, puis s'adressant de rechef à moy.

Mon frere, adiousta-il, aye pitié de ce
pays ; toy seul luy peux rendre la vie. C'est
à toy à rassembler tous ces os dissipez. C'est
à toy à reformer cette ouverture de l'abis-
me qui nous veut engloutir. Aye pitié de
ton pays, ie le dist tien, car tu en es le mai-
stre, & nous venons icy comme des crimi-
nels, pour recevoir nostre arrest de con-
demnation, si tu veux agir sans misericor-

de avec nous. Aye pitié de ceux qui se condamnent eux mesmes, & viennent te demander pardon. C'est toy qui as affermy ce pays par ta demeure, & si tu te retirois d'avec nous, nous serions comme vne paille arrachée de la terre, qui ne sert que de jouiet aux vents. Ce pays est vne Isle; la voila deuenüe flottante, pour au premier orage estre abismée dans la tempeste. Affermissez cette Isle flottante. La posterité t'en louera, sans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté, & n'auons apporté que des larmes, tous prests de recevoir tes ordres, & d'obeir à ta demande. Parle donc maintenant, & demande la satisfaction que tu veux, car nos vies & nos biens sont à toy: & lors que nous despoüillerons nos enfans pour t'apporter la satisfaction que tu desireras, nous leur dirons que ce n'est pas à toy qu'il faut s'en prendre; mais à celuy qui nous a rendu criminels, ayant fait vn si mauuais coup; Ce sera contre luy que seront nos indignations, & nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit causé la mort, & toy nous rendras la vie, pourueu que tu veuille parler, & nous proposer tes pensées.

Après auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs & plus gros que des alumes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informé de toutes leurs coustumes , & nous auoient exhorté puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu, & les nostres ; qu'ils enuifageoient comme leur propre affaire, & le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux, tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde, & l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire, & de paroistre affectionnez

és années 1647. & 1648. 129

affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette ceremonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general, pour me venir parler, deux Chrestiens, & deux infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle & ne fait rien icy que par presents: & ce sont les formalitez de droit, sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurit la porte. Vn second present, afin qu'on leur permit l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer, auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presents.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils; afin que tu n'aye plus la veuë troublée, la iettant sur ce pays, qui a commis le meurtre. Suiuit le present,

130 *Relation de la Nouvelle France*,
qu'ils appellent vn breuage. C'est pour
te remettre la voix, dirent-ils, que tu
auois perduë, & qu'elle sorte avec dou-
ceur. Vn troisieme present, pour calmer
l'esprit agité. Vn quatrieme, pour appai-
ser les émotions d'un cœur iustement ir-
rité. Ces presens sont la pluspart de por-
celaine, de vignots, & autres choses, qui
passent icy pour les richesses du pays, &
qui en France seroient de grandes pau-
uretez.

Suiuirent neuf autres presens, comme
pour eriger vn sepulchre au defunct, car
chaque present a son nom. Quatre pre-
sens pour les quatre colonnes qui doi-
uent soustenir ce sepulchre. Quatre au-
tres autres presens, pour les quatre pie-
ces trauersantes, sur lesquelles doit repo-
ser le liët du defunct. Vn neuuieme pre-
sent, pour luy seruir de cheuet.

Après cela, huit Capitaines, des huit
nations qui composent le pays des Hu-
rons, apportent chacun vn present, pour
les huit os qui sont les plus remarquables
en la structure du corps humain; des
pieds, des cuisses, & des bras.

Leur coustume m'obligea icy de par-
ler, & de faire vn present d'environ trois

milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, & qu'elle peust les recevoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie devois leur faire, d'avoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique; comme vne espeece de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction, & qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede & ce qui suit, n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens; Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se deffendre, & d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, & leur foiblesse doit trouver vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn estrangier on en demande encore davantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, & les guerres se prendroient trop aisément en-

132 *Relation de la Nouvelle France,*
tre des nations différentes.

Ceux à qui on fait la satisfaction examinent soigneusement tous ces presens, & rebuttent ceux qui ne leur aggreent pas; il faut en remettre d'autres en leur place qui puissent contenter.

Ce n'est pas tout. Le corps auquel on a erigé vn sepulchre, ne doit pas y reposer tout nud; il faut les reuestir de pied en cap: c'est à dire qu'il faut faire autant de presens, qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'estat auquel il doit estre, selon sa condition. Pour cet effet ils firent trois presens, qui ne portent que le nom des choses qu'ils representent, d'une chemise, d'un pourpoint, d'un haut de chausse, des bas de chausses, des souliers, d'un chapeau, d'une arquebuse, de la poudre & du plomb.

Il falut en suite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup: c'est à dire qu'ils firent vn present qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de presens, pour refermer toutes ces playes.

Suiuirent trois autres presens. Le premier, pour refermer la terre qui s'estoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime.

Vn second, pour la foulure des pieds , & alors la coustume est que toute la ieu- nesse , & mesme les plus anciens se met- tent à danser , pour tesmoigner leur ioye, de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pier- re , afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement , & ne puisse plus se ren- tr'ouurir.

Après cela , ils firent sept autres pre- sens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionnaires ; Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier , mais plustost contre les Hiroquois , ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Mon- sieur le Gouverneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu , que nous auons tousiours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour r'ouurir la porte de l'hospice de nos Chre- stiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau le bateau , dans lequel ils passent la riuie- re , lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiron en main, à vn ieune enfant qui a le soin de ce pas- sage. Nous eussions pû exiger deux autres

134 *Relation de la Nouvelle France,*
presens semblables, pour rebastir nostre
maison, pour remettre sur pied nostre
Eglise, pour redresser quatre grandes
Croix qui sont aux quatre coins de nostre
enclos. Mais nous nous contentasmes
de cela.

Enfin ils terminerent le tout par trois
presens que firent les trois principaux
Capitaines du pays, pour nous raffermir
l'esprit, & nous prier d'auoir tousiours de
l'amour pour ces peuples. Tous ces pre-
sens qu'ils nous firent, monterent enui-
ron à vne centaine.

Nous leur en fismes aussi de recipro-
ques; à toutes les huit nations en parti-
culier, pour raffermir nostre alliance
auec eux. A tout le pays en commun,
pour les exhorter à se tenir vnis ensem-
ble, & auec les François, pour soustenir
plus fortement leurs ennemis. Vn autre
present considerable, pour nous plaindre
des médifances qu'on faisoit courir con-
tre la Foy, & les Chrestiens: comme si
tous les mal-heurs qui arriuent dans ce
pays, des guerres, des famines, des ma-
ladies, estoient vn effet de la Foy que nous
venons leur annoncer. Nous leur fismes
aussi quelques presens, pour les consoler

és années 1647. & 1648. 135

de quelques pertes, qu'ils auoient receuës depuis peu, de quelques personnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminasmes par vn present qui les asseuroit que Monsieur le Gouverneur, & tous les François de Quebec, de Montreal, & de trois Riuieres, n'auroient que de l'amour pour eux, & oublieroient ce meurtre, puis qu'ils y auoient satisfait.

Dieu nous assista puissamment en toute cette affaire, qui nous succeda au dessus de nos esperances, & dans laquelle nous remarquasmes vne prouidence de Dieu si aymable sur nous, & sur nostre Eglise, vne protection si paternelle, vne conduite si puissante, que nous voyons bien qu'il est vray ce que dit l'Ecriture, *Dicite iusto quoniam bene*. Le tout se termina l'vnième de May.

F I N.

The first of these is the
 question of the nature of the
 evidence. It is not sufficient
 to say that the evidence is
 of a certain kind, but it is
 necessary to show that it is
 of a certain kind, and that
 it is of a certain kind, and
 that it is of a certain kind,

The second of these is the
 question of the nature of the
 evidence. It is not sufficient
 to say that the evidence is
 of a certain kind, but it is
 necessary to show that it is
 of a certain kind, and that
 it is of a certain kind, and
 that it is of a certain kind,

The third of these is the
 question of the nature of the
 evidence. It is not sufficient
 to say that the evidence is
 of a certain kind, but it is
 necessary to show that it is
 of a certain kind, and that
 it is of a certain kind, and
 that it is of a certain kind,

The fourth of these is the
 question of the nature of the
 evidence. It is not sufficient
 to say that the evidence is
 of a certain kind, but it is
 necessary to show that it is
 of a certain kind, and that
 it is of a certain kind, and
 that it is of a certain kind,

EA 649

L197r



es

19317

John
and Mary
children
of John and Mary

Grace